

Alors, jusqu'à hier, notre cours n'avait pas de nom. Nous l'avons donc appelé, à la dernière minute : « objectivité forte et savoirs situés », parce que c'est le nom des théories auxquelles nous nous sommes intéressées, qui ont trait à la science et au féminisme. Nous n'y connaissions rien, ou presque rien, avant de nous y pencher pour ce cours. C'est donc un cours de recherche.

Pourquoi on s'intéresse à l'idée de « situer son savoir », et à la question de l'objectivité ?

Revenons, pieusement, au texte qui nous réunit toutes et tous ici en cette pièce, amen : le manifeste de l'école de philosophie. Je cite !

« Assumer les conséquences d'une pensée, c'est mettre en question les conditions matérielles et imaginaires de la vie qui la porte, quitte à les bouleverser. »

Traduction : la pensée ne saurait être indifférente aux conditions matérielles qui la rendent possible, bref, à la situation depuis laquelle elle émerge et dans laquelle elle s'ancre, inéluctablement. Non seulement une pensée s'ancre dans les conditions matérielles qui la rendent possible, mais cette pensée peut aussi reconfigurer ses propres conditions matérielles. C'est une première définition, intuitive, de ce que signifie un « savoir situé ».

Je cite à nouveau :

« Une école de philosophie ne saurait être indifférente au lieu dans lequel elle se situe et aux activités qui la conditionnent. Or la plupart des espaces que nous connaissons exigent cette indifférence, car chaque tâche fait de l'oubli des autres la condition de sa propre perfection. Les bon·ne·s étudiant·e·s sont ainsi celles et ceux qui savent se rendre suffisamment aveugles au monde pour se concentrer sur leurs études. Le salariat qui confère ensuite à certain·e·s le droit de ne plus avoir à se préoccuper que de penser est une illusion en plus d'être une injustice, car la pensée pure ne se soutient pas d'elle-même ; elle n'aurait plus rien à penser ni plus rien à manger. Pour restituer sa signification vitale à la philosophie, il faut donc trouver comment brancher la machine théorique sur la machine agricole, la machine militante, la machine artisanale, etc. C'est pourquoi l'école de philosophie gagne à se construire dans un lieu où se pose la question de l'articulation entre les différents savoirs et les différentes activités et où de tels branchements peuvent être expérimentés. »

Fin de la citation. Nous avons donc eu l'intuition, bizarrement formulée dans ce manifeste qu'il nous faudra un jour ou l'autre réécrire (et vous allez, suite à ce cours, nous l'espérons nous y aider) de l'étroite intimité entre une pensée qui s'énonce et les conditions matérielles qu'elle sous-tend et qu'elle vient en retour redéfinir.

Ce cours est donc l'occasion de réinterroger notre propre pratique, cette hypothèse qui est la notre qui a pris le nom de l'école de philosophie.

Mais ce cours n'est pas seulement une longue justification, car nous allons déboucher sur beaucoup de problèmes, que nous allons, nous l'espérons, continuer à élaborer ensemble...

C'est aussi en lien avec un vieux vieux problème qui ôde derrière nos talons, avec le groupe de philo. On lui a donné un nom en -isme (c'est à la mode en philo) : le perspectivisme. Sorte de troisième voie entre l'objectivisme et le relativisme. D'un côté : on voudrait affirmer des vérités valables universellement, objectives, car on ne peut tout simplement pas renoncer à la vérité. Mais à l'heure qu'il est, suite à la décolonisation et aux féminismes, on ne peut pas voir qu'il y a plusieurs façons de voir les choses. La question qu'on se pose est donc : à quelle condition peut-on affirmer

des choses sur le monde en reconnaissant qu'il y a une multitude de perspectives sur le monde – sans devenir fou, et sans être un connard ?

Nous voudrions garder l'exigence d'une vérité, c'est-à-dire d'un discours rationnel. Nous faisons l'hypothèse qu'il peut être non surplombant parce que situé dans un lieu, et conscient de ses conditions de production.

La première partie se chargera d'énoncer le problème, qu'on a modestement appelé « problème de l'objectivité ». La deuxième partie présentera l'hypothèse formulée par des féministes dans « l'épistémologie du positionnement », et qui prend le nom « d'objectivité forte » – nous expliquerons ce concept. Dans une troisième partie, nous reprendrons en détail le texte de Donna Haraway qui reprend et prolonge cette idée, avec celle de « savoirs situés ».

S'il vous plait, PAS DE QUESTION avant la pause – sauf pour répéter quelque chose. Les seules questions autorisées sont des questions de définition. Pour toute autre question, il y a de grandes chances que nous y répondions au fil du raisonnement que nous vous proposons, car il s'agit de l'élaboration d'une pensée, qui se construit pas à pas, à partir de ses propres problèmes. Notez-les, il y a de grandes chances qu'on y réponde ensuite.

I Le problème de l'objectivité

Il s'agit d'un très (très) vieux problème philo sophique, plusieurs fois reformulé. Il a notamment été repris récemment (années 90) dans un débat qui a opposé et oppose encore, surtout dans le monde anglo-saxons, les défenseurs de l'épistémologie classique « objectiviste » ou « réaliste » et les partisans d'une position critique dite « constructionniste » (On revient tout de suite sur ces mots en -isme). Très grossièrement, le conflit oppose des scientifiques et des chercheurs en sciences sociales au cours d'un épisode qu'on a appelé les *sciences wars*. C'est dans ce cadre qu'intervient le concept issu du féminisme de *savoirs situés*.

Posons d'abord quelques formulations de ce problème, qu'il s'agira ensuite de comprendre :
- Comment des *sujets* (connaissants) peuvent-ils produire des énoncés *objectifs* ? (c'est-à-dire des *représentations* indépendante de leur subjectivité, adéquates à l'objet étudié et donc valables pour tous les autres sujets?)

ou : Comment un énoncé produit par un sujet particulier, une expérimentation faite dans un espace-temps particulier, devient valable partout et pour tous ? (détaché de ses conditions de production)

[- L'autorité de la science est-elle fondée sur la nature ou sur des conventions sociales ? *Expliquer : corriger les biais par la méthode ou consensus standardisé*]

L'enjeu de cette première partie c'est d'expliquer le passage de la première à la seconde formulation du problème.

1) L'objectivité au fondement des sciences modernes : généralités épistémologiques.

Pourquoi « la science » est-elle fondée sur l'idée d'objectivité ?

Au dernier week-end, on a vu (avec Galilée) que ce qu'on a appelé ensuite la révolution scientifique moderne reposait sur l'invention d'un certain mode très particulier d'abstraction qui prétend avoir la capacité de représenter objectivement les phénomènes en faisant abstraction, précisément, de la subjectivité (« qualités secondes »). Dans le texte qu'on avait étudié, Galilée affirmait que toute science devait se fonder sur l'examen de la nature (et pas sur l'autorité des Anciens ou sur nos perceptions immédiates) et que c'est grâce à une méthode qu'il avait pu formuler une loi de la chute des corps adéquate au mouvement réel des corps graves (sur terre). Pour cela, il fait fabriquer un dispositif expérimental qui rend concrète, et perceptible par tous, l'abstraction sur laquelle repose sa formule.

Si cet épisode est fondateur, c'est parce qu'aujourd'hui encore la science telle qu'elle est présentée dans les manuels prétend *décrire la nature* : c'est-à-dire produire des représentations (des images, des textes, des graphiques...) qui sont objectives (adéquates à l'objet) parce qu'elles font abstraction de tout ce qui vient de la particularité de l'expérience de l'observateur – par exemple, les frottements. C'est cette objectivité qui les rend en droit universelles (valables pour l'expérience de n'importe quel sujet quel que soit l'endroit où il est né et l'époque où il vit).

L'enjeu, donc, c'est l'adéquation entre la représentation et l'objet. Comment obtenir cette adéquation ? Comment fait-on de la science ? Cela n'a vraiment rien d'évident : comment distinguer ce qui vient de nous et ce qui vient de l'objet dans notre expérience ? Comment ce qui vient de l'esprit humain peut-il correspondre à la réalité extérieure¹ ?

1 Problème qu'Einstein lui-même formule en ces termes, dans un article de 1936 intitulé *Physics & reality*, dans un passage où il se réfère à Kant : « *On pourrait dire que « le mystère éternel du monde, c'est qu'il soit*

La réponse de la science, ou plutôt du discours sur la science (l'épistémologie produite par les scientifiques comme Galilée et Newton ou par des philosophes comme Kant et Popper) c'est : par le langage logico-mathématique et par l'expérimentation. Je vous renvoie au dernier cours d'épistémologie justement pour le modèle hypothético-déductif de Popper². Comme nous l'avons vu, il y a de grandes différences entre des conceptions réalistes ou positivistes (dominantes) de la science, qui considèrent que les représentations scientifiques décrivent adéquatement les contours des choses, et des conceptions simplement rationalistes, qui considèrent que les scientifiques construisent des hypothèses capables de dialoguer en certains points avec la nature grâce à la rationalité de leur méthode. Mais toutes ont le même but : identifier les outils qui permettent à la science d'énoncer des propriétés de l'objet indépendantes de l'observateur.

Je me permettrai donc de résumer les subtilités de l'épistémologie classique ainsi :

- D'un côté, le langage logico-mathématique fournit un système de référence universel grâce à l'univocité de ses règles et de ses signifiants (que ce système de référence universel soit conventionnel ou inné, peu importe ici³): les théories formulées dans ce langage sont donc beaucoup moins sujettes à interprétation que les énoncés du langage courant. Elles échappent ainsi en partie aux biais culturels.

- De l'autre l'expérimentation fournit une expérience purifiée et contrôlée, grâce aux abstractions réelles que sont les dispositifs expérimentaux : dans un laboratoire, on fabrique une perception commune, qui vient corriger ou étendre l'expérience sensible, au moyen d'instruments qui fournissent des résultats univoques et donc *reproductibles* dans les autres laboratoires. L'expérience ainsi produite est alors indépendante de la subjectivité. Exemple, deux personnes ont une perception différentes de l'acidité d'un aliment, on va faire un test de PH et elles pourront se mettre d'accord sur le résultat (visuel) du test. C'est la reproductibilité des dispositifs qui garantit l'indépendance des propriétés observées de la subjectivité de l'observateur.

Voilà pour « la science ». Qu'est-ce que la science, à ce stade ? La science, c'est le discours qui affirme connaître le réel. L'épistémologie, c'est le discours qui cherche à rendre raison de ces prétentions en expliquant à quelles conditions on peut neutraliser le sujet pour produire des représentations objectives de la nature. D'après ces deux discours, c'est le respect de la méthode expérimentale qui permet à la science de fonder son autorité sur la nature et de se distinguer de la non-science.

J'appelle cette conception de la science « objectivité-adéquation » (malgré les différences entre les épistémologies réalistes et les autres) à cause de cette prétention à connaître le réel en neutralisant le sujet.

2) Le constructionnisme social

compréhensible » ».

2 On a vu par exemple que, contre une certaine conception naïve de la science (observation → induction = lois → déduction = prédiction → confirmation), Popper proposait un modèle hypothético-déductif pour rendre raison de l'adéquation entre les énoncés scientifiques et les phénomènes : une théorie énoncée selon une forme logique qui en permette la réfutation (formuler une question précise à la nature) ; une ou des expérimentations qui en testent la validité (corroborent ou falsifient), et permettent éventuellement de formuler de nouvelles question.

3 Le langage logico-mathématique est supposé correspondre, non pas à une expérience ou à une culture particulière, mais aux structures cognitives de l'esprit humain (d'où sa capacité de contrainte).

L'enjeu ici c'est de nous donner les moyens de comprendre ce que Haraway appelle l'argument constructionniste (§2) :

« *Les études sociales récentes des sciences et des technologies ont permis de soutenir un argument constructionniste social très fort à propos de toutes les formes de prétention au savoir, tout particulièrement celles de la science.* »

Elle le précise un peu plus loin (4^e §)

« *En tout cas, les constructionnistes sociaux pouvaient continuer à dire que la méthode scientifique en tant que doctrine idéologique et tout le verbiage philosophique sur l'épistémologie avaient été concoctés pour nous empêcher de chercher à connaître le monde réellement par l'exercice des sciences. De ce point de vue, la science – le seul jeu qu'il nous vaille la peine de jouer – est une **rhétorique**. [...] C'est une pratique de croyances qui transforment le monde en prenant la forme de nouveaux objets étonnants – comme les microbes, les quarks et les gènes.* »

a) *Les sciences studies : présentation générale*

A la fin du XXe siècle, des historiens et des sociologues anglo-saxons vont opérer une sorte de blasphème épistémologique : ils vont chercher à répondre historiquement et sociologiquement à la question classique de la théorie de la connaissance, *comment produit-on des énoncés objectifs/scientifiques ?* Ce faisant, ils vont provoquer d'immenses controverses et créer un champs de recherche particulièrement fécond. Ce ne sont pas les premiers, loin de là, à remettre en question l'objectivité scientifique ou les prétentions du discours humain à connaître le réel, mais ils le font d'une manière nouvelle, en appliquant en quelques sorte la méthode empirique à la science elle-même. Autrement dit, ils (ce sont surtout des hommes) vont se demander non pas comment les énoncés scientifiques peuvent être adéquats aux objets, mais comment historiquement, empiriquement, ces énoncés considérés comme objectifs sont *fabriqués*.

[Quelques repères historiques avant d'en venir à des exemples précis :

Dans la première moitié du XXe siècle, le discours dominant sur la science est l'empirisme logique, une variante particulièrement rigoureuse de l'épistémologie présentée plus haut.

- Quine, 1951 : attaque les fondements de l'empirisme logique.

- Tournant wittgensteinien : de l'analyse logique des résultats scientifiques à l'analyses descriptive des pratiques. Jeu de langage, forme de vie.

- Kuhn 1961 : Mise en lumière du rôle joué par la communauté des savants dans la transmission et les changements de paradigme.]

Dans les années 70, David Bloor (avec d'autres de l'école d'Édimbourg) propose ce qu'il appelle le programme fort de la sociologie des sciences⁴. C'est la version radicale des science studies : il s'agit d'expliquer le contenu même des sciences (les énoncés) par le contexte social, et non par l'adéquation à un prétendu objet. L'autorité de la science ne serait pas fondée sur la nature, mais sur la culture. Déployons le blasphème.

Traditionnellement, l'histoire des science servait simplement à expliquer la date des découvertes : on peut bien raconter l'histoire de Galilée, comment il en est venu à cette idée de la chute des corps, quelles étaient ses motivations, ses alliés, ses ennemis, ses outils, etc. Mais au fond, peu importe les logiques dans lesquelles il était pris (réfuter les ecclésiastiques ou améliorer la productivité des chantiers navals) : les lois du mouvement ne dépendent pas de cette situation

4 On passe ici de « la science », discours unifié sur le réel par sa méthode expérimentale, aux sciences, pratiques sociales dont rien ne dit à priori qu'elles soient unifiées, sinon précisément le discours sur elles.

historique, parce qu'elles décrivent la manière dont les objets se meuvent et se sont toujours mus (dans un certain cadre, certes, mais qui n'a rien à voir avec l'Italie du XVIIe siècle.)

Pour montrer en quoi la situation historique conditionne le contenu même des propositions scientifiques, et pas simplement la date des découvertes, les sociologues des sciences vont étudier des controverses (par exemple, existe-t-il ou non des ondes gravitationnelles ? Les êtres vivants sont-ils spontanément générés au contact de l'air ?) : l'étude sociologique et historique de ces controverses va révéler la complexité des logiques qui mènent au règlement des conflits en sciences, donc à l'établissement de faits. Je vais donner un exemple : Latour et les microbes de Pasteur.

b) *Latour et les microbes : de l'histoire-découverte à l'histoire-construction.*

Exemple de la controverse Pouchet/Pasteur sur la génération spontanée⁵

Latour et d'autres, contre la vision traditionnellement hagiographique du grand savant seul dans son laboratoire, s'emploient à montrer que la victoire de Pasteur sur Pouchet est loin d'être due à l'unique triomphe de ses expérimentations.

Depuis le XVIIIe siècle, partisans et adversaires de la génération spontanée cherchent à réaliser des expériences décisives. Il s'agit notamment de savoir si l'apparition de micro-organisme dans certaines substances inorganiques est spontanée (simplement due au contact de l'air)⁶ ou si l'air véhicule déjà des êtres vivants. Donc on va chauffer l'air, stériliser les substances, et observer ce qu'il se passe dans les cultures. Habituellement, dans ce que Latour appelle « l'histoire-découverte » ce qu'on présente c'est l'expérimentation grâce à laquelle Pasteur a gagné le prix de l'Académie des sciences sur cette question, qui semble sans appel. (Expliquer rapidement l'expérience des ballons à cols de cygnes.) Sauf que quand on y regarde de plus près, ce qui fait de ce moment une « expérience cruciale » est bien plus complexe que cela en à l'air.

Pouchet, médecin biologiste de Rouen, est partisan de la génération spontanée, Pasteur, plus jeune, académicien, parisien, s'y oppose. Ce sont tous deux des scientifiques rigoureux et ils font toute une série d'expérimentations et de contre-expérimentations. Et Pouchet semble avoir les faits pour lui. Pasteur pose ses préparations sur la Mer de glace pour montrer que lorsque l'air est pur, elles ne se troublent pas ; ses adversaires vont dans les Pyrénées, refont scrupuleusement les mêmes expérimentations mille mètres plus haut, les préparations se troublent. Pouchet, conformément aux demandes de Pasteur, fait bouillir une infusion de foin, il la place sous une cuve de mercure, dans un milieu stérile. La préparation se trouble.

Pourtant la controverse continue. Pasteur *présuppose* toujours que Pouchet a introduit malgré lui, à un moment ou à un autre, des micro-organismes, et cherche l'erreur dans le dispositif expérimental, jamais assez purifié. Il admet lui-même, dans son mémoire de 1862, avoir obtenu des résultats favorables à la génération spontanée et avoir choisi de ne pas les publier, préférant supposer une erreur cachée qu'il détectera plus tard (non-stérilité du mercure)⁷. Il a d'ailleurs l'Académie de son côté. Celle-ci, au courant des expérimentations de Pouchet, met la question de la

5 *Pasteur et Pouchet: hétérogenèse de l'histoire des sciences*, 1989, In Michel Serres (sous la direction de) *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas pp. 423-445, 1989

6 Ce qui n'a absolument rien d'idiote, la grande majorité des cas observés appuient cette hypothèse.

7 « *Je ne publiai pas ces expériences; les conséquences qu'il fallait en déduire étaient trop graves pour que je n'eusse pas la crainte de quelque cause d'erreur cachée, malgré le soin que j'avais mis à les rendre irréprochables. J'ai réussi, en effet, plus tard, à reconnaître cette cause d'erreur* » *Mémoire de 1862*

génération spontanée à prix. C'est Pasteur qui l'obtient en 1862, Pouchet abandonne et refuse de venir faire ses expérimentations à Paris, arguant que l'Académie est acquise à Pasteur (ce qui est plutôt vrai).

Qu'est-ce qui clôt la controverse ? On voit bien qu'à s'en tenir aux expérimentations, on pouvait continuer longtemps (d'autant plus que Pasteur choisit sciemment de ne pas utiliser, comme Pouchet, une infusion de foin, dont on découvrira plus tard qu'elle contient un bacille capable de résister à des températures élevées, ce qui explique qu'elle fournisse des résultats favorables à la génération spontanée.). La méthode expérimentale ne suffit pas à trancher : les dispositifs empiriques sont toujours empiriquement contestables. Ce sont des processus sociaux qui permettent de surmonter la « régression des expérimentateurs » (Collins), qui sinon pourrait continuer à l'infini. [Texte 1]

Alors qu'est-ce qui fait que Pasteur l'emporte ? Sont-ce les jeux de pouvoir de l'Académie des sciences ? La puissance de la rhétorique pasteurienne et ses (quelques) relations avec Napoléon II ? Les enjeux idéologiques liés au matérialisme et à l'athéisme, que Pasteur prétend réfuter ? (Latour analyse la brillante mise en scène que Pasteur fait de sa réfutation de Pouchet à la Sorbonne en 1864). La maîtrise technique que permet l'hypothèse de Pasteur, contrairement à celle de Pouchet ?

Latour répond : un peu de tout ça. Mais surtout, selon lui, on ne peut pas comprendre la réussite de Pasteur si on ne le replace pas dans le vaste mouvement politique et social qui agite la France de la fin du XIXe siècle. Il s'agit cette fois d'un milieu extérieur au laboratoire, où interviennent des hygiénistes, des médecins, des viticulteurs, des éleveurs, etc. C'est parce que le micro-organisme tel que Pasteur le construit – vecteur de fermentation et d'infection, transportable par l'air et les vers de terre, etc - fournit un point d'appui aux politiques hygiénistes, permet de rendre raison des champs infectés par le charbon ou des vins malades, qu'il devient un « objet » avant même que la communauté scientifique ait clos le débat sur la transmission des maladies infectieuses : « *Le mouvement social dans lequel Pasteur se situe et se place compose à part entière l'efficacité qu'on prête aux démonstrations de Pasteur* » Latour⁸

C'est pourquoi Latour propose de substituer à l'histoire-découverte ce qu'il appelle l'histoire-construction : celle-ci montre que les processus historiques à l'origine de la production des représentations scientifiques ont bien une influence sur leur contenu.

[Texte 2]

3) Les sciences wars

a) Objectivité-adhésion

On peut tirer de cet exemple quelques propositions qui devraient nous permettre de mieux comprendre le paragraphe de Haraway et qui résument certaines conclusions communes aux sciences studies :

1- *Le modèle hypothético-déductif de la méthode expérimentale ne correspond pas à la pratique réelle des scientifiques.* Ce n'est pas comme cela qu'on fait de la science. En ce sens, il s'agit bien d'une idéologie, dont on peut supposer qu'elle sert plutôt à défendre la spécificité et la supériorité de la science sur les autres savoirs qu'à rendre compte de l'activité scientifique.

⁸ Pasteur: Guerre et paix des microbes, 2001

2- Des facteurs externes à la pratique scientifique interviennent pour régler les controverses. Facteurs qui relèvent eux-mêmes d'une situation historique formée de tout un enchevêtrement de personnages et de causalités.

On peut tirer de ces deux propositions une thèse philosophique un peu plus forte :

3 – *Les sciences ne découvrent pas pas leurs objets, elles les construisent.* Et ce à travers tout un ensemble d'opérations dont seules une partie peut prétendre relever de « l'examen de la nature » (Galilée)

Là aussi, il y a en réalité beaucoup de différences entre les auteurs des science studies : pour Latour, il s'agit plutôt de détruire la distinction entre nature et culture que d'affirmer que les productions scientifiques sont culturellement déterminées (Bloor)⁹. Pour Bloor, je pense que cela n'aurait aucun sens de dire que les microbes étaient là avant qu'on les découvre.. Pour Latour, dire qu'ils sont construits ne signifie pas qu'ils ne sont qu'une projection de notre esprit, mais que les microbes sont ce que les scientifiques leur font faire.

Malgré ces différences, j'appelle la conception de l'objectivité commune aux science studies « *objectivité-adhésion* », parce que selon cette méthode d'étude, l'objectivité des énoncés scientifiques ne vient pas, ou pas seulement, de leur capacité à neutraliser les biais subjectifs mais au contraire de leur capacité à mobiliser les subjectivités de leur époque pour emporter l'adhésion sur d'autres énoncés. Le problème, c'est qu'à première vue, cela détruit la notion d'objectivité. On peut essayer, comme Latour, d'expliquer en quoi cet argument ne conduit pas à un rejet de la science : mais il est certain qu'il y a là une vraie difficulté, voire un profond conflit. D'ailleurs les scientifiques ne s'y sont pas trompés. On essaiera de le résoudre en IIe et en IIIe partie.

b) *Les science wars*

Plusieurs scientifiques (et quelques philosophes) qui y ont en effet vu une attaque directe contre « *la nature objective de la connaissance scientifique* » et l'autorité de la science¹⁰. Dans les années 90, dans le monde anglo-saxons, il y a eu énormément de publications pour dénoncer l'inanité des science studies et défendre une épistémologie plus ou moins réaliste, à quoi les tenants des sciences studies ont répondu. C'est cet épisode qu'on appelle les science wars.

[Un mot sur le contexte : on sort d'une période de Guerre Froide où le complexe militaro-industriel aux USA est tout puissant. La crédibilité sociale de la science commence à être ébranlée, que ce soit par les critiques des projets nucléaire du type Guerre des étoiles ou par les premières attaques écologistes contre le DDT par exemple. Certains auteurs expliquent la colère des scientifiques contre les science studies par cette perte d'autorité, qu'il est difficile d'attribuer à la publication de quelques livres d'histoire.]

Le livre fondateur est publié par un biologiste et un mathématicien en 1994 (Gross et Levitt, *Higher Superstition*) où ils accusent pêle-mêle non seulement les sociologues des sciences mais aussi ce qu'ils appellent « la gauche académique » (les mouvements féministes, afro-américains, les

⁹ Latour ne nie pas l'existence des microbes : dire qu'ils sont construits ne signifie pas qu'ils ne sont qu'une projection de notre esprit. Mais il refuse l'idée selon laquelle les scientifiques découvrent des objets préexistants en produisant des représentations adéquates de la nature. Les choses sont un peu plus compliquées que cela (et parfois franchement confuses dans la prose latourienne) : mais disons les microbes sont ce que les sciences leur font faire. Il essaye de détruire l'opposition entre représentation et réalité, entre nature et convention sociale, plutôt que de montrer que les énoncés scientifiques sont socialement déterminés.

¹⁰ Steven Weinberg (physicien), cité par Ian Hacking, *Entre science et réalité*, 2008, p. 124. Celui-ci cite nommément Latour.

écologistes radicaux, la médecine alternative..), le créationnisme ou les mouvements New Age, de propager la confusion entre science et opinion et de détourner le public de la véritable science. Mais il ne faut pas réduire la controverse à un conflit droite-gauche : il y a des scientifiques de tout bord qui y prennent part. Par exemple, le physicien Alan Sokal, dont le nom est associé à l'épisode le plus médiatisé de cette affaire, insiste sur le fait qu'en tant que scientifique et défenseur de l'objectivité, il se place du côté des opprimés qui ont besoin de combattre les propagandes officielles¹¹. (Sokal fait publier un article très jargoneux dans une revue de sciences humaines assez prestigieuse, puis révèle le canular. Méga scandale. Quelque temps après, l'affaire Bogdanov montre que ce problème de publication de non-sens n'est pas l'apanage des sciences humaines)

Il ne faut pas croire que ce débat se résume à une querelle de niche académique : au même moment (et encore récemment), ont eu lieu dans plusieurs états des procès qui demandait à la justice américaine de trancher sur la nature scientifique ou non de la doctrine du dessein intelligent (avatar contemporain du créationnisme), pour faire barrage à son enseignement dans les lycées au même titre que la théorie de l'évolution. Il y a des enjeux politiques très importants à la définition de ce qui relève, ou non, de la science.

Conclusion : science studies versus épistémologie classique

Le problème qui demeure.

On a vu qu'il y avait deux manières très différentes de répondre à la question « comment des sujets peuvent-ils produire des représentations objectives ? », selon qu'on adopte un point de vue externe ou interne à la science, et selon qu'on s'appuie plutôt sur les outils de l'histoire et de la sociologie ou plutôt sur ceux de la logique et de la méthodologie.

Epistémologie classique et science studies peuvent s'accorder sur le refus d'une certaine vision dominante de la science qui la présente comme un ensemble d'énoncés incontestables, et sur les abus d'autorité que cette idéologie autorise. On peut contester la souveraineté de Conseil Scientifique avec Popper comme avec Latour (ce que ni les épistémologues, ni les stars des science studies n'ont osé faire, d'ailleurs).

Mais le choix de la méthode recouvre des oppositions profondes :

- D'un côté, le choix d'une démarche *interne* à la science permet de définir l'objectivité par un ensemble de procédures linguistiques et expérimentales, qui permettent effectivement d'interroger la nature pour produire des représentations valables au-delà de leur situation historique d'énonciation. Quelles que soient les différences entre les épistémologies, l'objectivité est bien le nom d'une certaine adéquation du discours et de l'objet, par-delà le sujet, qui singularise la science entre tous les autres discours et fonde sa supériorité.

- De l'autre, les science studies intègrent des facteurs *externes* et l'objectivité devient la propriété de certaines représentations qui ont réussi à emporter l'adhésion d'un ensemble de sujets, pour des raisons complexes (parmi lesquelles la rigueur du langage et le comportements des invisibles non-humains joue, mais qui est loin d'être la seule). La distinction entre la science moderne et les autres savoirs devient très floue, et il n'est pas certain que la notion d'objectivité y résiste, malgré les protestations de Latour. D'où la « nature rhétorique de toute vérité » à laquelle aboutit le constructionnisme dans le texte d'Haraway.

11 Hacking (p.135) est mignon, il affirme être déchiré sur cette question et pense que c'est parce qu'il appartient au vieux monde qu'il n'arrive pas à trancher !

Il y avait donc un conflit caché entre le cours d'Amaury (exception faite de Feyerabend) et celui de Samir ! Il est certain que l'histoire des sciences a un usage beaucoup plus immédiatement critique : en changeant la manière de poser la question de l'objectivité, elle permet de déconstruire le grand récit de la révolution scientifique, donc de lutter contre les abus de pouvoir scientifique.

Mais si on s'en tient là, le monde devient soudain très fragile, très inquiétant, et très hostile à l'action politique :

« Le genre, la race, le monde lui-même – tout semble n'être que l'effet des vitesses de distorsion du jeu des signifiants dans un champ de force cosmique. Toutes les vérités deviennent des effets de la vitesse de distorsion dans un espace de simulations hyper réel. » (p.2 du PDF)

Si le monde n'est que le résultat des représentations que les vainqueurs de l'histoire ont réussi à imposer, vraiment, on ne peut plus faire confiance à rien ni personne. Qui croire, que penser ? Le « *K.O pour désordres auto-induit de la personnalité* » (p.3) n'est en effet pas loin. C'est d'autant plus gênant si l'on se donne des ambitions politiques, c'est-à-dire si l'on cherche à construire « *des mondes moins ordonnés par les visées de la domination* » (p. 9). Pour agir collectivement, il faut pouvoir d'appuyer sur des représentations dont nous aimerions pouvoir nous dire qu'elles ne sont pas simplement les fantasmes de quelques fortes têtes.

Bref, nous avons besoin de quelque chose comme de l'objectivité, ou « *des récits fidèles d'un monde « réel » qui puisse être partiellement partagé* », « *de récits applicables et fiables qui ne se réduisent pas à des manoeuvres de pouvoir ni aux jeux agonistiques prestigieux de la rhétorique ou à l'arrogance scientiste positiviste.* » (p.5)

Nous allons maintenant voir comment le féminisme propose une première réponse à ce problème avec la théorie du standpoint (traduit par positionnement et non par point de vue).

Transition : Partir de soi. Les sources politiques de la théorie féminisme du positionnement

Pendant que des hommes s'embrouillent par publications universitaires interposées, il y a des femmes qui s'organisent. Les mouvements féministes des années 70 et 80 viennent questionner la notion d'objectivité depuis des gestes politiques, et ce sont ces gestes qui inspirent les théoriciennes que nous allons étudier en IIe et IIIe partie dans leur tentative de réponse au problème de l'objectivité que nous venons d'exposer.

(Rich : 1984 ; Shapin and Schaffer, 1985 ; Collins 1990)

a) Les groupes de conscience : critique féministe du sujet universel de la science et de la politique

L'idée qu'il faut « partir de soi » pour produire l'intelligence d'une situation (donc que seules celles et ceux qui la vivent ont cette capacité) vient des mouvements féministes des années 70 et en particulier de la pratique des groupes de conscience qui émergent à ce moment-là. Ces pratiques correspondent à un mode particulier d'abstraction, qui consiste non pas à supprimer ce qui, dans notre expérience, viendrait de notre singularité mais à partager collectivement ses expériences personnelles pour en dégager les éléments structurels, et ainsi en faire une source de savoir (et de force). Production de savoir à partir d'une position où l'on est à la fois sujet et objet. Ce qui se construit à partir du vécu des femmes c'est une subjectivité collective qui vient détruire les prétentions à l'universalité du sujet prétendument neutre de la politique (citoyen ou prolétaire).

Exemple ? Ne crois pas ?

b) Féminisme noir : critique du sujet universel du féminisme

Dans les années 80, les féminismes noires vont répéter ce geste à l'intérieur même du féminisme et faire éclater la prétendue neutralité du sujet « femme ».

En effet, elles montrent que la condition féminine et les objectifs du mouvement tels qu'ils ont été construits par le féminisme majoritaire ne sont pas ceux « des femmes », mais ceux de la classe moyenne blanche et cultivée. L'objet « femme » ne correspond pas à la réalité de la vie des femmes noires. Elles contraignent donc les féministes blanches à s'appliquer à elles-mêmes le geste qu'elles posaient sur la pensée et la politique masculine/hégémonique. (Et là, on commence à avoir une méthode)

Un exemple développé par Angela Davis : alors que les femmes blanches subissaient des grossesses à répétition non désirées et étaient acculées aux avortements clandestins, les femmes africaines-américaines ont elles historiquement été victimes de stérilisations et d'abandon forcé d'enfants. Faire du slogan « mon corps m'appartient » la bannière de ralliement à la lutte pour le droit à l'avortement contribue à invisibiliser l'expérience des femmes noires au profit des féministes non racisées.

Autre exemple développée par Patricia Hill Collins (ouvrage de référence sur cette question, *La pensée féministe noire*, 1990) : les femmes noires américaines ne se battent pas, ou pas seulement, contre le stéréotype de la femme soumise mais aussi contre le stéréotype de la matriarche castratrice, dans un contexte où la destruction des structures sociales noires par l'esclavage, puis par le chômage et l'industrie carcérale fait que de nombreuses femmes noires se retrouvent seules soutien de famille.

Quelques féministes blanches entendent la critique et transforment leur propre rapport au féminisme, à la pensée et à la politique à partir de l'intervention du féminisme noire. Parmi elles, Adrienne Rich, qui écrit en 1984 (*Notes pour une politique de la situation*, in *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*) :

« Je viens d'écrire une phrase et puis je l'ai barrée. Je disais que les femmes ont toujours compris la lutte contre **l'abstraction flottante**, même lorsqu'elles étaient intimidées par les idées abstraites. A présent je ne veux plus écrire ces sortes de phrases, les phrases qui commencent par : « les femmes font toujours ... » Nous avons pris notre essor en rejetant des phrases telles que « les femmes ont toujours eu un instinct maternel » ou « les femmes ont toujours partout été soumises aux hommes ». Si nous avons appris quelque chose au cours de ces années du féminisme de la fin du XXe siècle, c'est bien que ce « toujours » élimine **ce que nous avons vraiment besoin de savoir : quand, où, et dans quelles circonstances cet énoncé a-t-il été vrai ?** » (§6)

Plus loin : « Même dans notre lutte contre l'abstraction flottante, nous avons pratiqué l'abstraction. Aussi bien les marxistes que les féministes radicales. Pourquoi ne pas l'admettre, le dire, de façon que nous nous mettions au travail et aux tâches qui nous attendent, retour sur terre. Le prolétariat sans visage, sans sexe, sans race. La catégorie « toutes les femmes », sans visage, sans race, sans classe. Deux créations de l'égoïsme blanc occidental ». (§12)

c) Reformulation du problème de l'objectivité

La prétention à l'universalité des femmes blanches repose en réalité sur l'hégémonie d'une position singulière sur d'autre. Le mouvement féministe prétend parler au nom de toutes les femmes, alors qu'il est représentatif des intérêts d'un segment majoritaire, celui des femmes blanches hétérosexuelles de la classe moyenne. D'où la légitime suspicion à l'égard de l'idée d'universalité et de toute prétention à l'objectivité, qui a souvent recouvert les positions marginales pour imposer le point de vue des dominants. Il ne suffit pas de partir de soi pour faire de la bonne abstraction.

Mais le risque c'est la régression à l'infini, jusqu'à l'impossibilité de parler autrement qu'en son nom propre et à faire du « je pense », « je ressens que » le nouvel artifice rhétorique qui permet d'emporter l'adhésion. Ainsi Rich formule autrement le problème que pose Haraway : nous avons besoin de lutter contre l'abstraction flottante. Et nous avons besoin de dire nous, de constituer des collectifs. Donc les féministes ont besoin d'objectivité : elles ont besoin de bonnes abstractions, d'énoncés qui ne se coupent pas du sol qui les a produits (à commencer par le corps). Comment faire ? La théorie du standpoint tente de répondre à ce double besoin.

[« Vous ne pouvez pas parler pour moi ; Je ne peux pas parler pour nous. Il n'y a pas de libération qui ne sache que dire je ; il n'y a pas de mouvement collectif qui parle pour chacun.e de nous tout au long du temps. Et voilà comment même les pronoms les plus courants deviennent des problèmes politiques. »§20]

Camille a présenté deux versions de l'objectivité : une objectivité-adéquation (les scientifiques produisent des énoncés qui représentent adéquatement les faits) et une objectivité-adhésion (les scientifiques produisent des énoncés objectifs parce qu'ils les imposent à la communauté scientifique et sociale grâce à un ensemble de moyens rhétoriques, parmi lesquels les expérimentations et démonstrations logiques). La première est noble mais prétentieuse et fragile (« représenter les faits » : quel gros mot) ; la deuxième est convaincante mais corrosive (elle confine au relativisme : que vaut cette objectivité socialement acceptée ? La science devient un discours parmi les autres).

L'épistémologie féministe que je vais introduire propose une troisième voie. Nous allons voir comment ces féministes partent de l'objectivité-adéquation qui prévaut dans la pratique de la science, et cherchent à y intégrer la critique des *science studies* comme exigence interne aux sciences, celle de produire des énoncés qui parlent du monde, et pas seulement de nous. Pour cela il suffit d'une seule chose : décorrélérer l'idée d'objectivité de celle de neutralité.

1) Objectivité comme neutralité, garante d'une représentation adéquate des faits

L'objectivité-adéquation est obtenue en se débarrassant de tout ce qui, chez le chercheur, n'est pas pur raisonnement logique et observation des « faits ». En ce sens, l'objectivité est le simple et pur envers de la subjectivité. La connaissance scientifique est conçue comme adéquation du discours et de l'objet, par-delà le sujet. Le sujet est un « témoin modeste » (expression de Shapin et Schaeffer sur laquelle il serait bon que nous revenions un jour).

L'homme – le témoin dont les récits reflètent la réalité – doit être lui-même invisible, c'est-à-dire appartenir à cette "catégorie non-marquée" construite à partir des conventions extraordinaires de l'auto-invisibilité. (...) Le témoin modeste est le ventriloque légitime et autorisé du monde objectif, n'ajoutant aucune opinion ni rien de sa corporéité biaisée. Il est ainsi doté du pouvoir remarquable d'établir les faits. Il témoigne ; il est objectif ; il garantit la clarté et la pureté des objets. Sa subjectivité est son objectivité. Ses récits ont un pouvoir magique – ils perdent toute trace de leur histoire comme narrations, comme produits de projets partisans, comme représentations contestables, comme documents construits capables de définir les faits. Les récits deviennent des miroirs clairs, des miroirs complètement magiques.

Donna Haraway, « Le témoin modeste. Diffractions féministes dans l'étude des sciences », 1996

Le témoin-modeste, c'est l'idée que le chercheur doit être neutre. C'est la neutralité du chercheur qui garantit une représentation adéquate de l'objet. La connaissance est conçue comme représentation. Pour que la représentation soit adéquate, il faut que lumière soit faite sur cet objet, et que cette lumière qu'est la connaissance ne soit pas déviée par les biais subjectif du sujet.

–S→ O (la flèche représente le discours scientifique ou la connaissance scientifique : il traverse le sujet neutre et transparent, pour une représentation adéquate des faits)

S'il y a biais (S ↗ O), le sujet rate l'objet et la représentation que vise la connaissance scientifique n'est pas adéquate. Or c'est bien connu que les féministes partent un peu comme ça ↗. La connaissance scientifique vise les faits : il ne faut pas que les valeurs interviennent, car c'est la neutralité qui permet de délier un énoncé scientifique de la subjectivité de la personne qui l'énonce.

Problème, contre cette prétendue neutralité, les féministes ont mis au jour des biais androcentristes dans le contenu des énoncés scientifiques. L'androcentrisme (du grec *andro-*, homme, mâle) est un mode de pensée, conscient ou non, consistant à envisager le monde du point de vue des hommes.

Exemple de biais androcentriques : Emily Martin (« The egg and the sperm : How science has constructed a romance based on stereotypical male-female roles », 1991) sur l'ovule au repos dormant et les chevaliers spermatozoïdes. Jusque dans les années 1980, la fécondation était « objectivement » décrite comme un processus centré sur l'activité du spermatozoïde mobile et conquérant un ovule attendant passivement l'événement. Il était décrit comme creusant la membrane de l'ovocyte, pénétrant l'ovocyte, délivrant ses gènes, activant le programme de développement, tandis que la cellule ovocyte se laissait passivement assaillir, pénétrer, fertiliser. Cette métaphore genrée a orienté les recherches sur les éléments pouvant corroborer cette activité des spermatozoïdes, aux dépens de l'activité de l'ovocyte, totalement ignorée. A partir du moment où les scientifiques ont pu concevoir une participation active de l'ovule, ils ont pu observer l'implication des protéines de surface des ovules dans la fécondation. Aussi, les recherches sur le rôle joué par l'ovocyte avant la fertilisation ont aussi été entravées par l'éclipse de l'embryologie par la génétique et son discours sur l'action des gènes. Ces études embryologiques, qui étaient techniquement possibles dès les années 1930, n'ont été initiées que dans les années 1970 par Christiane Nüsslein-Volhard.

Que faire de ces biais androcentriques ? Ils sont le signe que la science n'est pas neutre. Peut-être sont-ils seulement le signe d'une science pas assez objective, une « science mal faite ». C'est ce que soutiennent les tenants de « l'empirisme féministe » (cité par Donna Haraway). Ces biais seraient éliminables si les chercheurs s'appliquaient à une adhésion plus rigoureuse aux méthodes scientifiques. Pour ces féministes, il faut donc travailler à corriger ses biais, de l'intérieur de la science, pour la rendre plus objective. Les préjugés politiques et sociaux (sexistes, racistes) dans les résultats scientifiques pourraient être éliminés par un suivi plus strict des règles méthodologiques.

Cette hypothèse selon laquelle les préjugés politiques et sociaux en science pourraient être éliminés par une meilleure pratique de la science ratifiée en partie la vision de l'objectivité-adéquation (dans les *science wars*, sont donc du côté de l'épistémologie objectiviste), puisqu'il s'agit, par l'apport de faits nouveaux qui contredisent les anciens, de produire une vision plus adéquate du monde.

Pourtant cet « empirisme féministe » opère quand même un décalage conséquent par rapport à la méthode logico-expérimentale qui définit la science empiriste traditionnelle, car ces chercheuses reconnaissent que leur engagement féministe a contribué à leur travail scientifique, affaiblissant par là un principe essentiel de la science traditionnelle, à savoir que les préoccupations politiques du chercheur ne sont pas censées compter dans la bonne ou mauvaise qualité des résultats de recherche. Comment se fait-il qu'une recherche « politisée » améliore l'objectivité ?

Dans l'empirisme, il est présumé que la qualité des résultats de la recherche ne dépend pas de l'identité sociale de l'observateur. L'empirisme féministe soutient que les femmes (ou bien des féministes, de sexe masculin et féminin) sont plus susceptibles que les hommes de produire des résultats objectifs et dépourvus de préjugés. (...) De fait, nos critiques empiristes de "la mauvaise science" subvertissent les mêmes compréhensions de la science qu'elles voulaient renforcer. Ce problème indique que les catégories les plus fondamentales de la pensée scientifique ont des préjugés masculins. (...) Si les concepts mêmes de la nature, de l'enquête objective et impartiale, et de la connaissance transcendantale étaient androcentriques, blancs, bourgeois et occidentaux, alors on ne

pourrait pas éclairer une telle partialité en se confortant de façon plus rigoureuse à la méthode scientifique, parce que les méthodes elles-mêmes reproduisent les perspectives engendrées par ces hiérarchies et ainsi déforment nos conceptions.

Sandra Harding, « L'instabilité des catégories analytiques de la théorie féministe », 1991

Le raisonnement est le suivant : les biais androcentriques en science montrent que la science n'est pas neutre, et que les féministes sont plus à même que les autres de déjouer ces biais. Cela subvertit profondément la pratique de la science, puisque la neutralité supposée du chercheur / de la chercheuse est mise en cause. Ce n'est pas seulement dans le contenu des affirmations scientifiques, mais aussi dans la forme de la pratique scientifique qu'il y a des biais androcentriques. Faut-il donc considérer que la science avec son idéal de neutralité est intrinsèquement sexiste ? Fin de la citation :

L'élimination de tous les androcentrismes de la science entraîne-t-elle l'élimination de la science tout simplement ? Mais n'est-il pas important d'essayer d'extirper les préjugés de genre de la science, si possible, puisque nous vivons dans un monde où les affirmations scientifiques constituent le modèle pour la connaissance ? Comment pouvons-nous choisir entre une réforme de la science et un rejet total de celle-ci, quand ni l'une ni l'autre ne sont dans notre intérêt ?

Chez Donna Haraway :

Nous voulions faire plus que mettre en évidence les préjugés dans la science (trop facile de toute façon), et plus que séparer le bon grain scientifique de l'ivraie des préjugés et du mésusage. (§ 7)

Un rejet de la science n'est pas possible : il faut pouvoir décrire un monde « réel », pour mettre ce savoir au service de la construction de « mondes moins ordonnés par les visées de la domination ». Une réforme de la science n'est pas non plus possible : elle est contradictoire (corriger les biais androcentriques, mais cela sur fond d'un idéal de neutralité qui sert une cause sexiste). Ni rejet, ni réforme : il faut une révolution ! Une nouvelle épistémologie, une « science de relève » dit Sandra Harding.

Les féministes, devraient-elles s'en tenir à critiquer la science sexiste et les conditions de sa production ? Ou s'employer à poser les bases d'une révolution épistémologique qui mettrait en lumière toutes les facettes du savoir scientifique ? Assiste-t-on aujourd'hui à la constitution d'une théorie spécifiquement féministe de la connaissance, analogue de par ses conséquences au legs théorique de la science grecque antique et de la révolution scientifique intervenue au XVIIe siècle ? Est-ce qu'une épistémologie féministe informant la recherche scientifique serait encore apparentée aux théories de la représentation existante et au réalisme philosophique ?

Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes : la réinvention de la nature*, chapitre 4 :
« Au commencement était le verbe : genèse de la théorie biologique », 1989.

2) Éléments pour une science de relève

Cette épistémologie féministe (« épistémologie du positionnement ») s'est construite en plusieurs temps et a été élaborée à plusieurs voix, parfois contradictoire. C'est une théorie élaborée à plusieurs voix, parfois contradictoires, de féministes, philosophes, sociologues et scientifiques aussi, qui se répondent et élaborent ensemble une théorie non unifiée : l'épistémologie du positionnement.

a) Nancy Hartsock est une féministe marxiste dont on peut considérer qu'elle a posé les fondements de cette épistémologie du positionnement. (Pour celles qui ont lu le texte, Donna Haraway évoque assez brièvement dans le texte qu'on étudie cet épisode féministe marxiste, dans un passage qui ne brille malheureusement pas par sa clarté) Nancy Hartsock part d'une idée marxiste : celle selon laquelle les dominants (dans la théorie marxiste, les capitalistes) développent une vision « partielle et perverse » par laquelle la perspective des opprimés (le prolétariat) est définie comme fallacieuse. La perspective qui vaut est celle des dominants, alors qu'une position socialement infériorisée amène justement à regarder le monde avec une acuité critique, propre au point de vue des dominé·e·s. Pour Nancy Hartsock, les femmes bénéficient de cette position privilégiée. Par exemple : elles voient le travail de reproduction qui est invisible et invisibilisée pour la perspective dominante.

L'idée est matérialiste et constructiviste : quiconque produit du savoir est inscrit dans des rapports sociaux, et y occupe une position qui influence ses choix théoriques et méthodologiques et lui fait faire les choses d'une certaine façon. Maria Puig de la Bellacasa : « Les conditions de vie sont aussi des conditions de vue. » L'idée est que nos relations sociales permettent et limitent ce que nous pouvons savoir (mais ne le *déterminent* pas).

b) De plus, comme dominées, les femmes ont conservé les moyens de relativiser les savoirs posés comme des faits généraux et absolus, en pouvant constater qu'ils ne correspondent pas aux conditions réelles de tous et toutes. Nous nous voyons imposer les termes et concepts à travers lesquels les hommes pensent le monde, et nous nous retrouvons ainsi aliénées de notre propre expérience. Mais la perspective dominante est toujours insinuée dans le système de valeur des dominé·e·s. Les femmes, comme tou·te·s les dominé·e·s, sont ainsi contraintes à dédoubler leur conscience. Du coup, les dominé·e·s ont souvent à l'égard de la norme dominante une sorte de distance critique.

Par exemple, les féministes peuvent remettre en question l'idée dominante que seul le travail productif produit de la valeur. Parce qu'elles assurent le taf de faire la cuisine, le ménage, de procurer du soin aux enfants, elles sont à même de dire : il y a un travail de reproduction, qui est invisibilisée quand on ne regarde que le travail à l'usine comme source de valeur.

Cette étrangeté procurée par une expérience de dominé·e·s, permet aux femmes, comme aux autres groupes dominés, de voir ce que les dominant ne voient pas.

c) Le projet épistémologique de Nancy Hartsock consiste donc à valoriser les ressources cognitives invisibilisées et dépréciées, déterminées par, et élaborées depuis, les conditions matérielles d'existence des femmes. Tout cela mène Hartsock à considérer que les femmes ont un « privilege épistémique ».

Première remarque : cela implique un désavantage épistémique des positions dominantes. C'est structurel qu'une personne en position de privilège soit aveugle à certaines choses. On ne voit pas le mal qu'on fait en tant que dominant, non parce qu'on est méchant, mais parce qu'on y est indifférent – et qu'on en retire des avantages.

Deuxième remarque : Hartsock parle plus précisément de « privilège épistémique du positionnement féministe ». L'utilisation du terme « féministe » plutôt que « femmes », marque le caractère construit de ce positionnement. Un point de vue ne provient pas directement de la réalité

matérielle de la vie des femmes sur laquelle il se fonde. On peut être (socialisée comme) femme et ne pas avoir un point de vue féministe : il faut le construire, principalement par des échanges avec d'autres femmes¹. Donc, il ne s'agit pas de prendre pour argent comptant l'expérience. Le savoir ne découle pas directement de l'expérience.

D'où la traduction de « standpoint » par « positionnement » plutôt que par « point de vue » que choisit Maria Puig de la Bellacasa, la seule qui ait un peu traduit Sandra Harding en France. *Standpoint* est bien synonyme de *viewpoint*. Mais non seulement l'idée de point de vue expose à des interprétations relativistes, mais a aussi l'inconvénient de diluer l'intensité contenue dans le terme *standpoint* qui suggère la prise de position, la résistance, l'opposition. La traduction par positionnement permet d'insister sur le caractère politique, actif et construit du *standpoint*.

Pour résumer : les conditions de vie sont des conditions de vue ; les dominé·e·s font l'expérience d'une sorte d'étrangeté, et quand elle est construite en positionnement procure un privilège épistémique.

Mais ! Ce qui a été démontré jusqu'à présent est qu'un point de vue subjectif peut fournir un angle épistémologique fécond. Mais rien ne garantit que cette interprétation privilégiée puisse être qualifiée d'objective. L'idée de positionnement pourrait aussi laisser croire que la science n'est autre qu'un ensemble de points de vue fragmentaires et situés sur le réel, et on risque alors de retomber dans le relativisme. C'est sur la base de ces critiques qui sont adressées à l'épistémologie du positionnement naissante que Sandra Harding élabore son concept « d'objectivité forte ». Ce concept lui permet de répondre aux critiques adressées aux épistémologies du *standpoint* qui leur reproche leur relativisme.

3) De l'objectivité faible à l'objectivité forte

Sandra Harding est une philosophe féministe spécialiste de philosophie des sciences qui enseigne comme Donna Haraway en Californie. Elle présente l'épistémologie du positionnement dans son livre *The Science Question in Feminism* puis *Whose science ? Whose knowledge ?* (datant de 1986 et 1991, toujours pas traduits en français). Harding mobilise cette notion de positionnement pour repérer des questions communes aux premiers écrits de Patricia Hill Collins (qui a travaillé sur l'épistémologie féministe noire), Nancy Hartsock (qui élabore l'idée de masculinité abstraite, sorte de biais androcentriques inhérent à la science telle qu'elle prétend à la neutralité), Dorothy Smith (sociologue qui a travaillé sur la notion de conscience bifurquée) qui, dès lors, ont été associés au féminisme du positionnement. Sandra Harding reprend quasiment tous les principes développés par ces prédecesseuses : la production d'une théorie à partir du vécu des femmes, le privilège épistémique accordé aux points de vue minoritaires et minorisés, le caractère situé et partiel/partial de la science dominante, l'idée que les productions scientifiques ne sont pas hors du monde social, qu'elles sont politiques.

Elle repart de l'idée selon laquelle toutes les théories scientifiques avec lesquelles il faut aujourd'hui compter ont été développées par des hommes, plus particulièrement de certains d'entre eux, « occidentaux, bourgeois, blancs et hétérosexuels », et que les expériences des femmes n'ont

¹ On peut faire le parallèle avec l'expérimentation scientifique : il s'agit ici aussi d'une expérience construite, mais selon une autre méthode, celle des groupes de conscience par exemple.

pas servi de référence aux modèles théoriques et que ces expériences n'ont pas servi à l'émergence de problèmes de recherche. La science est donc située, mais toujours au même endroit, et se cache derrière une prétendue neutralité. Et elle en conclue ;

Nous n'avons pas besoin de descriptions moins objectives, et nous n'avons pas besoin de descriptions subjectives. Le problème est que nous avons eu des descriptions subjectives – ou, pourrait-on dire, ethnocentriques.

Sandra Harding, « Starting from marginalized lives », 1995

Les descriptions scientifiques en vigueur sont trop subjectives, trop ethnocentriques, car l'appréhension conventionnelle de l'objectivité est « excessivement faible ». Ce qu'on a appelé objectivité-adéquation est selon elle une « objectivité faible ». Il s'agit donc d'augmenter ou de renforcer les standards de l'objectivité. Comment ? Harding propose des « procédures systématiques pour maximiser l'objectivité ».

Le concept d'objectivité forte a deux principes : un principe de réflexivité (processus d'objectivation du sujet connaissant), et un principe d'étrangeté (partir des positions minoritaires).

a) Principe de réflexivité

Les biais androcentriques et ethnocentristes ne proviennent pas d'une absence de rigueur dans la pratique scientifique, mais du fait que nos standards d'objectivité sont trop faibles pour identifier des préjugés et présupposés culturels donc collectifs, car les valeurs et intérêts qui président à l'élaboration des hypothèses et théories scientifiques ne sont pas soumis à la rationalité scientifique.

Il faut distinguer deux moments dans la pratique scientifique : le « contexte de découverte », et le « contexte de justification ». Le contexte de la découverte renvoie à la phase d'identification des problèmes et d'élaboration des concepts et des hypothèses. Si Galilée se pose la question de la chute des corps, c'est parce qu'il va sur les chantiers navals, qui sont les plus grands centre de production économique de l'époque, et qu'il y a la nécessité, économique et politique, de construire pour les armateurs des bateaux qui ne coulent pas. Le contexte de la justification est le moment qui suit, où la méthode scientifique est mise en œuvre : la loi de la chute des corps qu'énonce Galilée se prouve scientifiquement, parce qu'elle respecte la méthode scientifique de la preuve et de l'expérimentation.

Sandra Harding reproche à la science traditionnelle de ne mettre en œuvre la méthode scientifique et son idéal d'objectivité seulement dans ce deuxième temps qu'est le contexte de justification, et pas dans le contexte de la découverte, alors que c'est là les présupposés culturels (androcentriques, eurocentriques) jouent et façonnent les problèmes, les énoncés et les métaphores de la recherche.

Sandra Harding dit donc que le contexte de la découverte doit être soumis à la même rationalité scientifique. Les valeurs et intérêts partagés dans une communauté de recherche, qui président à l'élaboration des problèmes et énoncés scientifiques, doivent donc être ajoutés à ce qui doit être analysé par la rationalité scientifique. L'objectivité scientifique doit être étendue, de façon pouvoir détecter les valeurs et intérêts qui *constituent* les projets scientifiques.

Le meilleur comme le pire de l'histoire des sciences naturelles a été élaboré – ou, plus précisément, construit à travers et par – des désirs, intérieurs et valeurs politiques. Il n'est donc plus possible de défendre l'idée selon laquelle l'objectivité de la recherche est atteinte par l'élimination de tous les

intérêts et valeurs politiques du processus de recherche. A l'inverse, les sciences doivent légitimer à l'intérieur de la recherche scientifique, comme partie prenante de la pratique scientifique, l'examen critique des valeurs et intérêts historiquement situés qui sont partagés à l'intérieur de la communauté scientifique, pour qu'ils ne surgissent pas comme des biais culturels.

Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ?*, 1991

Un exemple de valeur qui constitue les problématiques et énoncés scientifiques : l'exemple du code. L'idée de code est une métaphore, qui s'impose en génétique et en informatique après le moment cybernétique. L'ADN est conçu comme un code linguistique, un langage à déchiffrer, et la nature entière devient un immense texte dont il faut chercher la clé de déchiffrement. La métaphore du code, issue du domaine particulier qu'est l'informatique, infuse dans la biologie, et donne ensuite l'idée de « programme génétique » en écho aux programmes informatiques. Tout cela suite aux brassages cybernétiques des conférences Macy. Or :

Ce monde-comme-code est, pour commencer, un champ militaire high-tech, un champ de bataille théorique automatisé, où des spots de lumière appelés joueurs se désintègrent mutuellement (quelle métaphore !) afin de rester dans le jeu du savoir et du pouvoir. La technoscience et la science-fiction s'effondrent dans le soleil de leur éclatante (ir)réalité – la guerre. La théorie féministe ne mettrait pas des décennies pour repérer ici la présence de l'ennemi. (§ 6)

Les métaphores utilisées en science (l'idée de force chez Newton, de code en biologie...) montrent bien qu'on n'a jamais accès aux faits que par le langage. Quel discours est adéquat à la réalité matérielle qu'on cherche à décrire ? Le problème de l'objectivité est toujours un problème de langage et de métaphore, mais il y a des valeurs qui imbibent toute métaphore scientifique.

Les chercheurs et chercheuses, pour plus d'objectivité, doivent donc mettre en oeuvre une réflexivité sur leurs propres valeurs et outils cognitifs, qui déterminent les problématiques, les modèles et les hypothèses scientifiques. Cet exemple de la métaphore du code montre qu'avec le positionnement, il ne s'agit donc pas tellement d'élucider ses privilèges, comme les font des féministes qui posent dans un prélude intimiste qu'elles sont "blanches", "issues d'un milieu bourgeois", etc., mais bien d'être réflexif sur ses outils et ses valeurs.²

Comment identifier ces valeurs, non pour les *neutraliser*, mais pour les « intégrer » à la science, au moins en avoir conscience, au mieux les objectiver ? Pour Harding, cela demande d'avoir la même exigence scientifique concernant le sujet du savoir, le producteur de connaissance, que l'objet de la recherche.

L'idée d'objectivité forte conceptualise l'intérêt qu'il y a à placer le sujet de connaissance dans le même plan critique et causal que l'objet de son enquête.

Sandra Harding, *Whose Science, Whose Knowledge ?*, 1991

En d'autres termes, il s'agit d'objectiver le sujet connaissant. Cette objectivité *concernant le sujet* doit faire partie intégrante de la démarche scientifique. On a donc affaire à une objectivité forte, car

2 Les sciences modernes doivent prendre conscience qu'elles sont des ethnosciences (autre nom d'une science *située*), c'est-à-dire qu'elles ont été façonnées par des postulats, valeurs et intérêts locaux – qui dans certains cas ont favorisé le savoir, mais l'ont entravé dans d'autres. Par exemple, si les valeurs chrétiennes ont fait avancer les sciences modernes dans de nombreux domaines, elles ont retardées les progrès de l'astronomie européenne, contrairement à l'astronomie chinoise qui n'a pas été entravée par l'idée de cieux figurés par des sphères de cristal.

c'est une objectivité double : non plus seulement sur l'objet, mais aussi sur le sujet de la connaissance.

Avec cette idée d'objectivité forte, la connaissance n'est plus détachée du sujet connaissant. Schéma : S (flèches courbées en haut et en bas) O (les courbes indiquent les biais, mais il y a néanmoins réflexivité)

Cette épistémologie reconnaît que la science a une dimension subjective irréductible. Mais cela n'enjoint pas à nier la valeur des connaissances produites, mais à situer ces connaissances, et expliciter le point de vue selon lequel elles sont élaborées.

Cette idée qu'on n'atteint que l'objet de la connaissance et le sujet de la connaissance sont intrinséquement liés est banale en sciences sociales. Le travail de terrain en sociologie montre que l'observateur/rice est toujours susceptible de transformer le champ observé, d'où la nécessaire prise en compte des positions sociales et culturelles des chercheurs et chercheuses. Sandra Harding généralise ce précepte méthodologique de réflexivité, en faisant de l'« objectivité forte » une directive épistémologique pour *toutes* les sciences. C'est un retournement qu'opère Harding : ce n'est plus la sociologie qui doit prendre exemple sur les sciences dures (et par-dessus toutes : la physique), mais la physique et toutes les sciences dures sur la sociologie. Les sciences perdent en objectivité à essayer de se conformer à la science-reine qu'est la physique.

Tout le monde n'accueillera pas un tel projet ; même celles et ceux qui partagent nos critiques de l'objectivisme pourront penser qu'un appel à une objectivité forte est trop idéaliste, trop utopique, pas assez réaliste. Mais est-ce plus irréaliste que d'essayer d'expliquer scientifiquement les régularités de la nature et leurs causes sous-jacentes en refusant d'examiner toutes leurs causes ? Et même si l'idéal d'identifier toutes les causes des croyances humains est rarement voire jamais atteignable, pourquoi ne pas y tenir comme une norme désirable ?

Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge*, 1991

b) Principe d'étrangeté

L'objectivité forte exige donc une réflexivité de la part du chercheur sur ses valeurs et intérêts, qui façonnent ses problématiques, ses énoncés et ses métaphores. Or, adopter un regard d'*outsider* rend plus facile l'exercice de cette réflexivité. D'où le deuxième principe : l'étrangeté procure une sorte de distance réflexive. Un·e étranger·e peut apporter à la compréhension en permettant de voir certains aspects que les personnes qui se sentent à l'aise ne perçoivent pas ou plus, sorte de piège de l'évidence.

Penser à partir de la perspective des vies des femmes rend étrange ce qui semblait familier : le commencement de toute recherche scientifique.

Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge*, 1991

Dans la mesure où l'empirisme féministe a montré que l'objectivité est renforcée lorsque la situation des femmes blanches constitue le point de départ de l'analyse, « *on devrait en conséquence être capable d'en apprendre plus, y compris sur l'ordre naturel et social, si l'on part de la situation des femmes issues de cultures, de classes ou de races opprimées et dévaluées* ». Pour une science plus riche, plus pertinente, il faut multiplier les points de vue. En commençant l'enquête à partir des expériences vécues par des femmes ou de ceux qui ont été traditionnellement en dehors des institutions dans lesquelles les connaissances sur la vie sociale sont produites et classées, des

connaissances plus objectives et plus pertinentes peuvent être produites. L'objectivité forte est ainsi associée à l'inclusion des positions dominées, plutôt qu'à leur exclusion au nom de leur inutilité ou impertinence présumée.

[L'objectivité forte implique de] tenir compte de la position de ceux qui ne sont pas 'chez eux' dans les positions dominantes et d' 'accorder de la valeur à la position de l'Autre' afin de scruter nos propres situations de manière plus critique.

Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge*, 1991

Transition : Entre objectivisme et relativisme

En invitant à une pratique de recherche plus réflexive d'une part, et plus inclusive d'autre part, Sandra Harding permet de penser une objectivité sans postuler une impossible neutralité.³

La notion d'objectivité forte reprend à l'épistémologie objectiviste la prétention de dire des choses sur le monde et pas que sur nous-mêmes, et qui peuvent être appliquées et reproduites de façon universelle grâce à des méthodes et protocoles, et aux *science studies* l'idée que toute connaissance est ancrée et construite historiquement et socialement. Mais elle montre comment le programme des *science studies* peut être une exigence interne aux sciences elles-mêmes : les scientifiques, dans leur pratique, doivent avoir une perspective critique et sociologique sur leur pratique et leurs valeurs. Donc elle injecte les *science studies* à l'intérieur de la pratique scientifique, pour renforcer l'objectivité. C'est que ce n'est plus seulement comme une critique externe et distanciée de la science de la part de sociologues goguenards, elle internalise la critique des *sciences studies* pour la rendre constructive dans la pratique scientifique.

L'épistémologie du positionnement tente ainsi de surmonter le dilemme entre l'objectivisme (la doctrine de l'épistémologie dans les *science wars* présentées par Camille) et le relativisme (auquel confine le constructionnisme social qui représente l'autre côté des *science wars*). La méthode : dénoncer l'idéal de neutralité, pour sauver une autre conception, plus forte de l'objectivité. Cela consiste à intégrer dans la pratique scientifique les biais subjectifs, pour renforcer l'objectivité.

Bon, est-on convaincu·e·s ? On a montré que les positions minoritaires permettaient de voir ce qu'on ne voit pas. Mais pourquoi les discours minoritaires seraient plus objectifs que les autres, et pas seulement des discours partiels, partiels, biaisés au même titre que les autres – donc tout aussi valables, mais pas plus ?

Si les discours minoritaires permettent seulement d'introduire d'autres perspectives, avec d'autres biais, comment trancher entre ces discours ? Prenons un exemple. Un scientifique raciste peut tout à fait étayer sa position par une grande réflexivité sur la construction historique et sociale de son

3 Cela revient à dire qu'il est possible d'énoncer des connaissances valables universellement, sans que cette validité universelle des énoncés scientifiques ne provienne de leur neutralité, puisque celle-ci n'existe pas. Les connaissances scientifiques peuvent prétendre à l'universalité sur plan cognitif (au sens où elles « marchent » partout), tout en étant relatives sur le plan historique et culturel (elles sont toujours issues de valeurs et intérêts locaux). L'universalité des énoncés scientifiques provient de protocoles et méthodes, qu'il faut mettre en œuvre non seulement concernant l'objet de connaissance, mais aussi le sujet connaissant ; et d'une distance critique tant avec l'objet de connaissance qu'avec soi-même en tant que sujet de connaissance faisant partie d'une communauté de recherche ancrée historiquement et socialement.

racisme. Comment discriminer entre le discours qui établit scientifiquement qu'il y a un déterminisme biologique lié à la race, et le discours qui déconstruit scientifiquement l'idée de race biologique ? On risque toujours de retomber dans le relativisme, où des groupes d'intérêt avec des valeurs diverses s'écharpent et tentent de faire valoir leurs propres positions et biais dans leurs pratiques scientifiques.

La théorie du positionnement est ainsi une sorte de danse incessante entre le relativisme et l'objectivisme. Relativisme : tous les discours se valent, il n'y a pas de critère pour les discriminer sinon nos propres valeurs. Objectivisme : il y a des discours plus valables que d'autres parce qu'ils sont plus proches de la réalité.

La *standpoint theory* a quand même le mérite d'opérer le passage d'une conception de la connaissance scientifique qui s'attacherait à rendre compte des « faits », à une conception située, perspectiviste et discursive de la connaissance. La connaissance n'a plus à être soit universelle, soit relative ; l'alternative est déplacée par l'idée que toute connaissance est située et discursive. Ainsi pour Haraway, ce que la science doit chercher n'est pas une autre vérité, mais une autre histoire, d'autres *récits*.

Schéma de la diffraction : la multiplication des récits, des métaphores. Comment discriminer entre les récits produits par la science ?

Tableau :

Objectivité (faible) (distinction sujet/objet), neutralité, représentation

Objectivité forte (sur le sujet et l'objet, dans le contexte de découverte et le contexte de justification), positionnement, description discursive et située de mondes réels

III Haraway et les savoirs situés

Nous abordons donc enfin le texte d'Haraway, qui devrait nous permettre de faire un pas supplémentaire par rapport à Harding. Ce chapitre est à l'origine un exposé sur Harding, donné en 1987 à San Francisco, à destination de Sandra Harding elle-même, qui venait de publier son ouvrage liminaire *The Science Question in Feminism*, auquel le sous-titre du texte de Haraway fait référence. A la proposition d'objectivité forte, Haraway *ajoute* celle du savoir situé, toutes deux luttant pour une autre objectivité dans les sciences. Trois mots sur Haraway : biologie, féminisme, cyborg - et chien. Allez voir le documentaire !

Malgré le foisonnement verbal, Haraway procède de façon méthodique et commence par poser précisément, dans la première partie du texte que nous vous avons donnée à lire, les coordonnées du problème auquel répond sa proposition (et déjà celle de l'objectivité forte), mais cette fois-ci du point de vue d'une féministe qui s'intéresse aux sciences. Nous allons les reprendre rapidement, et cela ne devrait plus poser de difficulté majeure, puisque vous allez voir que tout ce que nous avons fait jusqu'ici c'est déployer les termes du problème de l'objectivité tel que le pose Haraway.

A/ Les parties en présence

Voici la situation : un ennemi, les doctrines dominantes de l'objectivité, un outil dangereux, les études sociales récentes sur les sciences et les technologies, et un « sujet historique collectif » ou un « groupe de pression », les féministes inscrites dans les débats sur la science et la technologie qui cherchent à déplacer « ce qui compte comme savoir » pour construire des mondes plus justes.

1. L'ennemi : l'objectivité-désincarnée, telle qu'elle est présentée par les scientifiques et les épistémologues (et non telle qu'elle se fait) dans les manuels scolaires ou les journaux à destination des étudiants et des non-scientifiques. Renvoie à l'objectivité-adéquation de la première partie.

« Ce « ils » imaginaire recouvre une sorte de conspiration invisible de scientifiques et philosophes mâles repus de subventions et de laboratoires »

« le monde très fermé de l'épistémologie, où ce qui compte comme savoir est contrôlé par des philosophes qui codifient le droit canon de la connaissance »

Cet ennemi imaginaire est qualifié « d'idéologies officielles ». Rappelons le contexte des années 80 pour mesurer la puissance de l'ennemi (Dans les années 1980, les débats sur la science et les technologies ont un goût particulièrement amer. Ce sont les années Reagan, les années de la guerre des étoiles et la fin de la guerre froide. Les jeux de pouvoir, les projets high-tech, les ambitions des militaires et des académiciens vont tous dans le même sens : celui de la guerre.)

Cela renvoie aussi, plus loin de le texte, à ce qu'elle appelle « la vision de nulle part », cette vision « perverse » qui veut tout voir, et qui veut voir sans être vue, toucher sans être touchée. Celle qui produit des représentations – courbes graphiques (mortalité), schémas (ADN), énoncés – données abstraction faite des subjectivités qui les ont produites.

→ Nous avons montré que cette *objectivité-désincarnée* s'appuyait sur la méthode logico-expérimentale (où nous avons aussi essayé de montrer que l'épistémologie pouvait se retourner contre les idéologies officielles). Pour Haraway, il s'agit clairement d'une doctrine de l'objectivité inutilisable comme telle.

Elle explique un peu plus loin pourquoi (§11) : cette doctrine de l'objectivité est qualifiée de *réductionniste ou totalisante (II,7)* ; en décrétant ce qui compte ou pas comme savoir, elle permet d'imposer un seul langage au nom de son « adéquation » comme norme de tous les autres, et ce au service d'un « rêve mortel » d'immortalité et de toute-puissance. Par exemple, la socio-biologie réduit le comportement de tous les vivants à un déterminisme génétique ; le gène devient une sorte

de code ou d'équivalent universel, le chiffre secret des êtres, comme l'argent pour les économistes. Totalisation : prétendre avoir dit tout ce qu'il y a à dire sur un objet

2. Un outil et un piège : le constructionnisme/postmodernisme et l'objectivité-adhésion.

On a vu que les science studies construisaient une première réponse alternative au problème de l'objectivité, qui conduit à dire que toute science est rhétorique puisque ses controverses ne peuvent pas se régler seulement par la méthode expérimentale. Cette proposition est « alléchante » pour les féministes. Pourquoi ? Celles-ci avaient besoin (§7) « *d'un outil solide pour déconstruire les prétentions de vérité de la science ennemie en montrant la spécificité historique radicale, donc le caractère contestable, de chacune des pelures qui forment l'oignon des constructions scientifiques et technologiques* » (principalement pour déconstruire le discours naturaliste sur l'infériorité féminine)

Mais c'est aussi un piège, à cause des conséquences qu'entraîne une telle doctrine de l'objectivité :

- D'une part, la dissolution de l'objectivité conduit au cynisme et au relativisme (II, 7) :

« nous avons abouti à une sorte d'électrochoc épistémologique qui, loin de nous ouvrir les meilleures tables de jeu de la contestation des vérités publiques, nous y a plutôt laissées KO, victimes de multiples désordres auto-induits de la personnalité »

Expliquer pourquoi (cynisme = que le meilleur gagne ; relativisme = tous les discours sont également vrais ou faux, choisissons donc celui qui nous arrange le plus)

- D'autre part, cela conduit les féministes à rejeter la science

« Nous démasquons les doctrines de l'objectivité parce qu'elles menaçaient notre sentiment naissant de subjectivité historique collective et de capacité d'action et nos récits « incorporés » de la vérité, et nous avons fini avec une excuse de plus pour ne pas apprendre la physique postnewtonienne et laisser tomber nos vieilles pratiques féministes d'ateliers d'entraide pour réparer nos voitures. Ce ne sont que des textes de toute façon, alors laissons cela aux garçons. »

Or, nous avons besoin de réparer nos voitures et d'avoir une représentation commune du monde.

3. Féministes : objectivité-réflexive (et multiplicité des savoirs locaux) §9

Celles-ci ont proposé « une autre solution séduisante au problème de l'objectivité » avec les théories du point de vue/positionnement, pour retrouver un peu de présence d'esprit. Avec, d'un côté, un usage féministe du marxisme qui a permis de fonder la pertinence épistémologique du point de vue des assujetties. De l'autre, la critique par l'empirisme féministe de la science mal faite, qui dénonce les biais androcentriques en biologie et en psychologie notamment. (§8 et 9)

On a vu que Harding a produit une première synthèse de ces théories grâce au concept d'objectivité forte, qui consiste à soumettre le sujet connaissant à la méthode scientifique, non pas pour supprimer tous les biais, mais pour les identifier et les intégrer à la connaissance objective rendue ainsi plus solide. L'objectivité-forte est une objectivité-réflexive, qui laisse du même coup la place à une multiplicité de savoirs locaux.

Il s'agit bien de l'autre bout du mat, ou de la dichotomie :

« donner une théorie de la science qui continue d'affirmer la légitimité du terme d'objectivité et qui reste méfiante vis-à-vis du constructivisme radical » (§9)

« Nous avons besoin du pouvoir des théories critiques modernes sur la façon dont les significations et les corps sont fabriqués, non pas pour dénier signification et corps, mais pour vivre dans des significations et des corps qui aient une chance dans l'avenir. (§10) »

Haraway tente de faire un pas de plus dans l'effort de synthèse entre les théories critiques postmodernes et l'objectivité féministe avec la notion de savoirs situés ou d'objectivité incorporée.

B/ Les deux pôles du mat : problème, but et méthode.

Donc, je pense que mon problème, et « notre » problème, est d'avoir *en même temps* une prise en compte de la contingence historique radicale de toutes les prétentions au savoir et de tous les sujets connaissants, une pratique critique qui permette de reconnaître nos propres « technologies sémiotiques » de fabrication des significations, *et aussi* un engagement sans artifice pour des récits fidèles d'un monde « réel » qui puisse être partiellement partagé [...].

Dans nos efforts pour grimper au mât de cocagne qui promet une doctrine utilisable de l'objectivité, nous nous sommes, moi et la plupart des autres féministes participant aux débats sur l'objectivité, alternativement ou même simultanément, cramponnées aux deux extrémités de la dichotomie, celle que Harding décrit en termes de projet d'une science de relève contre les récits postmodernes de la différence, et que j'ai esquissée dans ce chapitre en opposant constructivisme radical et empirisme féministe critique. Il est difficile, évidemment, de grimper en tenant les deux bouts d'un mât, simultanément ou alternativement. Il est donc temps de changer de métaphore.

Dans cette introduction, Haraway fait donc déjà une sorte d'exercice de mise en situation : elle nous dit ce qu'elle refuse, pourquoi elle le refuse, ce qu'elle cherche, avec qui et quels outils elle le cherche, et quelle histoire l'a menée là.

§10 « Les féministes ne veulent pas d'une doctrine de l'objectivité qui promet la transcendance, d'une histoire qui perd la trace de ses médiations justement là où quelqu'un pourrait être tenu responsable de quelque chose, ni d'un pouvoir instrumental absolu. Nous ne voulons pas représenter le monde avec une théorie pour qui les pouvoirs sont innocents, où le langage et les corps échouent dans la béatitude d'une symbiose organique. Nous ne voulons pas plus théoriser le monde, et encore moins y agir, en termes de Systèmes Globaux, mais nous avons vraiment besoin d'un réseau de connexions à l'échelle planétaire, où s'exerce la capacité de traduire partiellement des savoirs entre des communautés très différentes – et au pouvoir différent. »

Telle qu'elle la construit ici, la position féministe dans les débats sur l'objectivité qui définissent « ce qui a le droit de compter comme savoir » pourrait se résumer ainsi :

Les féministes ont à la fois besoin de critiquer la science dominante et de proposer des savoirs féministes. Elles veulent défaire les doctrines de l'objectivité qui fondent l'innocence du pouvoir sur une prétendu adéquation entre son langage et les corps, et elles veulent affirmer la justesse d'autres descriptions du monde. Donc les féministes doivent révolutionner l'épistémologie.

Pour cela, il va falloir changer de métaphore.

Fil directeur : qu'est-ce que ça veut dire, situer son savoir ?

Deuxième partie du texte :

1) Changer de métaphore

Comme Harding, le but est de « *construire une doctrine de l'objectivité utilisable, qui ne soit pas innocente* » (II §4). Haraway établit donc « ce dont nous ne voulons plus » d'une part, puis ce que nous voulons (avant dernier § du I). Ce dont nous ne voulons plus : la neutralité (« perdre la trace de ses médiations »), l'irresponsabilité, l'innocence du pouvoir. / Ce que nous voulons : de la responsabilité, un réseau de « connexions partielles », savoir comment les significations et les corps sont fabriqués. Nous allons expliquer.

Alors, on a établi ce dont on ne voulait plus et ce qu'on voulait. Comment construire notre nouvelle idée de l'objectivité ? La méthode est énoncée au début de la deuxième partie : « changer de métaphore », et « la défendre » (II §4).

Cette partie, intitulée « Persistance de la vision », entreprend de dévoyer la métaphore de la vision. Pourquoi dévoyer cette métaphore ? Ce n'est pas anodin : la vision est un des paradigmes de la connaissance. La science, l'objectivité, c'est prétendre *voir les choses comme elles sont*. Pour Haraway, il s'agit de passer d'une idée de la vision conçue comme désincarnée à surplombante, à une vision incorporée, matérialiste, située.

Je voudrais insister sur la nature incorporée de toute vision, et ainsi reconquérir le système sensoriel qui a servi à signifier un saut hors du corps marqué vers un regard dominateur émanant de nulle part. C'est le regard qui inscrit mythiquement tous les corps marqués, qui permet à la catégorie non marquée de revendiquer le pouvoir de voir sans être vue, de représenter en échappant à la représentation. Ce regard exprime la position non marquée d'Homme et de Blanc, une des nombreuses tonalités déplaisantes du mot objectivité pour les oreilles féministes vivant dans les sociétés scientifiques et technologiques, industrielles avancées, militarisées, racistes et à domination masculine. (...) Les yeux ont servi à signifier une aptitude perverse – parfaitement affinée tout au long de l'histoire d'une science liée au militarisme, au capitalisme, au colonialisme et à la suprématie mâle – aptitude qui éloigne le sujet connaissant de chacun et de tout dans l'intérêt d'un pouvoir sans entrave. (II §1 et 2 : texte 10)

L'oeil prétendument innocent et invisible éloigne le sujet connaissant du réel, et lui permet de jouir d'un pouvoir sans entrave. C'est la désincarnation qui crée une mise à distance, qui permet la prédation : le pouvoir instrumental d'utiliser les choses qu'on regarde, d'en faire ce qu'on veut. Une vision désincarnée permet de voir de partout, grâce à la multiplication des technologies de visualisation : microscopes électroniques, IRM, tomographie assistée par ordinateur, systèmes de surveillance par satellite, caméras de surveillance... On peut observer autant « *la muqueuse des parois intestinales d'un ver marin vivant dans les fumées volcaniques d'une faille entre les plaques continentales, que la cartographie de l'hémisphère d'une planète, où qu'elle se situe dans le système solaire* ».

Ce pouvoir qui consiste à prétendre pouvoir tout voir, depuis nulle part, Donna Haraway l'appelle « the god trick » qui peut se traduire par « le tour de magie divin ».

Cette idée d'une vision infinie est une illusion, un truc divin. (II § 4)

C'est se prendre pour Dieu !

Le premier danger de la vision est donc sa prétention à devenir totalisante, omniprésente, vision de nulle part qui caractérise la neutralité du scientifique. D'autre part, elle doit aussi éviter d'inaugurer une science lâche et complaisante où tous les points de vue se vaudraient, où aucune différence éthique ne pourrait être décelée sous prétexte, précisément, de la multiplicité des perspectives.

Totalisation d'une part, relativisme de l'autre : Haraway dit que ce sont en fait les deux faces d'une même pièce, parce qu'ils permettent tous les deux une vision depuis partout et nulle part. En ce sens, ce sont des « trucs divins » (*god tricks*).

Le relativisme est une façon d'être nulle part tout en prétendant être partout de la même manière. Le relativisme est le double parfait de la totalisation dans les idéologies de l'objectivité ; ils dénie tous les deux les enjeux de localisation, d'incorporation, et la perspective partielle ; ils rendent impossible tous les deux d'y voir clair. Relativisme et totalisation sont tous les deux des « trucs divins » qui promettent une vision depuis partout et nulle part de manière égale et entière, mythes communs de la rhétorique qui investit la Science. (II § 7 : texte 11)

Pour échapper et à la totalisation, et au relativisme (les deux « trucs divins »), il faut opérer un ancrage sensible et sensoriel de la vision. Il s'agit de rendre visible les médiations nécessaires à toute vision, et donc à toute production de connaissance. On ne peut prétendre voir tout depuis nulle part sans tout un tas de médiations technologiques. Il faut donc se poser les questions suivantes : d'où voit-on ? avec quels instruments voit-on ? grâce à qui et à quoi voit-on ? L'insecte appréhende le monde différemment du chien qui le fait différemment de la chercheuse-connectée-satellite ou encore de la chercheuse-connectée-sonde. L'idée de Donna Haraway, c'est donc de rendre ces médiations visibles.

2) Incorporation de la vision

Opérer un ancrage sensible et sensoriel de la vision, Haraway appelle ça « incorporer la vision ». Qu'est-ce que ça veut dire, opérer une incorporation de la vision ?

a) Première remarque : l'incorporation ne se limite pas au corps – ou sinon faudrait-il définir ce qu'est le corps. Incorporation ne désigne pas le corps organique, mais un corps étendu, « qui inclut la médiation technologique ». Les nerfs et organes optiques, mais aussi les prothèses et les machines, tous y sont impliqués.

b) Incorporer la vision, ça veut dire la situer : montrer d'où l'on voit, comment on voit, grâce à quelle médiation. Aucune vision n'est immédiate : il y a toujours une médiation, car une incorporation, c'est une médiation, même nos yeux organiques sont une médiation.

Montrer qu'une vision est toujours située dans un corps (organique et technologique) amène à considérer que tout savoir est nécessairement partiel. Cela signifie d'une part qu'aucun savoir

n'occupe tout le terrain, mais aussi qu'aucun savoir ne détermine celui-ci une fois pour toutes. Il y a toujours d'autres perspectives possibles.

c) L'élargissement de la définition du corps ouvre en effet la possibilité du déplacement et de l'expérimentation. On peut s'approcher d'autres points de vue que le nôtre, ouvrir d'autres et de nouvelles perspectives.

Et c'est pourquoi il va falloir choisir.

3) Pas d'innocence : la responsabilité (response-ability)

S'il y a toujours d'autres perspectives possibles, il faut pouvoir choisir. Comment les discrimine-t-on ? Par les manières de vivre qu'elles impliquent. Toute vision est une manière de voir, qui va avec une manière de vivre.

Tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont (...) intégrés dans (...) des manières particulières de voir; c'est-à-dire, des manières de vivre. (II § 5 : texte 12)

Par exemple, les images satellites, ça rend possible d'avoir un autre rapport géographique au monde : de se diriger grâce à un GPS, et non plus grâce à des cartes Michelin. Ou bien : voir la planète vu du ciel, c'est possible parce qu'il y a des astronautes, des milliards de dollars injectés dans la NASA, et cela implique qu'on peut voir la planète comme un vaisseau spatial qui peut être télécommandé.

Or Haraway explique qu'aucune position n'est innocente. Même « voir avec ses propres yeux » n'est pas plus pur ou innocent. Il n'y a pas de perspective qui n'en écrase pas d'autres, ni de position qui ne comporte absolument pas de domination. Tant pis donc pour l'innocence : il faut faire des choix, *se positionner*, et en conséquence pouvoir en être tenue responsable. Dorénavant, parce que située, parce que motivée, la chercheuse pourra et devra être tenue pour responsable : pourquoi s'est-elle connectée au satellite ou à la sonde, à quels effets et pour quels monde ?

La perspective partielle [est] une vision objective qui engage, plutôt qu'elle ne referme, le problème de la responsabilité lié à ce que créent toutes les pratiques visuelles. Une perspective partielle peut être tenue responsable autant des monstres prometteurs que des monstres destructeurs qu'elle engendre. (II § 4)

Il faut apprendre à être responsable. Haraway fait un jeu de mot sur la notion de responsabilité : response-ability. Pas d'innocence, mais une capacité de répondre, et une capacité de réaction. La responsabilité, c'est être capable de répondre de ses actes. En anglais, *response* veut aussi dire réaction. La responsabilité est donc à la fois une capacité de répondre de ses actes, de se justifier, et une capacité d'action, de réaction : être conséquent dans ses gestes avec ce que l'on dit.

4) Le point de vue des assujetti·e·s : positionnement contre identité

Haraway reprend complètement l'idée qu'il faut partir du point de vue des assujetti·e·s. S'ils sont privilégiés, c'est justement parce qu'ils sont *moins innocents*, en ce qu'ils sont forcément conscients de leurs biais (on n'arrête pas de les pointer du doigt comme biaisés, pas neutres, bref pas objectifs).

Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes ». Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'en principe moins susceptibles d'autoriser le déni du noyau critique et interprétatif de tout savoir. (II § 6 : texte 13)

S'il faut d'abord confiance au point de vue des assujettis, c'est justement parce qu'ils ne sont pas innocents. Ils ne sont donc « *pas dispensés de réexamen critique, de décodage, de déconstruction et d'interprétation* ». Le danger est d'idéaliser ces positions minorisées en les considérant comme pures et innocentes (ce qui ouvre la porte à leur appropriation : s'approprier ces points de vue dominés pour légitimer son propos.) Comme Harding, Haraway dit bien que l'expérience n'est pas un accès direct au savoir.

Une position ne découle pas directement de l'expérience, encore moins d'une identité. En fait, il n'y a aucune évidence de l'identité. Dire : moi, blanche, femme, etc. n'est pas évident ni neutre.

On n'« est » pas une cellule ou une molécule – ou une femme, un colonisé, un manoeuvre, et ainsi de suite – parce qu'on pense voir et voir depuis ces positions d'un œil critique. « Être » est beaucoup plus problématique et contingent. Ainsi, on ne peut déménager vers quelque point d'observation que ce soit sans devenir responsable de ce mouvement. La vision est toujours une question du pouvoir de voire – et peut-être de la violence implicite de nos pratique de visualisation. (...) Nous ne sommes pas immédiatement présents à nous-mêmes. La connaissance de soi requiert une technologie sémiotique et matérielle qui lie les significations et les corps. (II § 9 : texte 14)

Première idée : il n'y a pas d'évidence de l'identité à soi. La dernière phrase signifie que notre propre position s'interprète. Aucune matérialité, même celle de notre corps, n'est évidente, donnée : il faut accorder un discours, et il y a toujours plusieurs discours et interprétations possibles, parce que les corps sont complexes.

Deuxième idée : on *peut* déménager vers d'autres points d'observation. Cela signifie que les savoirs situés ne veulent pas dire que « seul·e·s les X peuvent parler des X ». Mais, changer de positionnement ne va pas sans responsabilité.

C'est précisément parce que nous avons le choix du positionnement qu'on se construit, que nous devons pouvoir être tenu·e·s pour responsable.

Le moi divisé et contradictoire est le seul qui puisse interroger les positionnements et être responsable (...). L'image privilégiée des épistémologies féministes c'est la division, pas l'être. La « division » dans ce contexte est celle des multiplicités hétérogènes qui sont nécessaires et ne peuvent se laisser caser dans des créneaux isomorphes ou des listes cumulatives. (...) (texte 15 première partie)

Haraway revendique ici l'héritage du Black feminism : pas d'identité possible, de « nous les femmes » qui tiennent, mais une multiplicité et une hétérogénéité du « nous, les femmes ».

C'est une géométrie qu'on retrouve dans et entre les sujets. (...) Le moi connaissant est partiel dans toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là, ni originel ; il est toujours composé et suturé de manière imparfaite, et donc capable de s'associer avec un autre, pour voir avec lui sans prétendre être l'autre. (II § 10 : texte 15)

L'identité n'est pas évidente, car le moi est fêlé, multiple, souvent contradictoire. Mais ! C'est une force ! Parce que si la division est interne au sujet, la diffraction et le changement de perspective est d'autant plus facile. Le moi connaissant est partiel et partial et c'est cela qui l'incite à effectuer des connexions, à se créer des médiations, par exemple en se branchant à des technologies de visualisation.

5) Connexions partielles

Que signifie que le moi connaissant est partiel, et qu'il peut créer des connexions partielles ? Je vais donner l'exemple de la SourisOncoTM (OncoMouse TM), qui est une figure que Donna Haraway élabore dans un autre texte, sur les technosciences. Cette souris est une créature de l'Université d'Harvard. Elle a été génétiquement manipulée par les scientifiques Phil Leder et Timothy Stewart qui, à la fin des années 1980, lui ont inséré des oncogènes afin de la prédisposer au développement du cancer. Elle est brevetée et commercialisée dans les laboratoires à travers le monde où elle témoigne de la réussite ou non du remède, de la résistance ou non du cancer, et elle le fait de façon univoque c'est-à-dire universelle, objective, scientifique. Cette souris est une sorte d'animal christique, sacrifié dans la boîte noire des laboratoires pour le bien-être humain. Elle l'est, mais il faut cette figure d'Haraway pour s'en rendre compte. La force de Haraway n'est alors pas de dire qu'il y a là injustice, maltraitance d'animaux et qu'il faut en finir avec les tests de laboratoire. Plutôt, elle nous met sur le fil du rasoir et montre que nous luttons contre le cancer avec l'aide de cette petite bête-là, qu'il faut le reconnaître, et la reconnaître, quitte à décider que le prix est trop élevé ; que nous, femmes qui mourons encore très souvent du cancer du sein, sommes connectés à la SourisOnco TM, notre sœur hybride, qu'on le veuille ou non. « Savoirs situés, savoir reliés », dit Maria Puig de la Bellacasa.

Situer son savoir consiste à se trouver une position, à se construire un corps étendu qui permette de créer une perspective extraordinaire, fabulatrice, inventive, *avec et grâce* à ces autres points de vue, à partir de la connexion partielle que la chercheuse a établie avec son inconnue. Quel univers partiel en découle ? De ce point de vue-là, dans cette construction-là, qui, quoi, se trouve associé à l'univers qui est créé ? Benedikte Zitouni résume : « *Il faut savoir profiter du moi fêlé, avec lui explorer le terrain jusqu'à ce que la connexion se fasse. Ensuite, il faut oser aller au bout de cette connexion, c'est-à-dire nourrir, cultiver, étoffer celle-ci jusqu'à ce qu'un univers intéressant s'en dégage.* »

Par cette idée de connexions partielles, Haraway invite les chercheuses à construire une perspective à partir de points de vue qu'elles ne connaissent pas (encore), avec des résultats qu'elles ne maîtrisent pas (encore), dans un échange avec des inconnues qui les aideront à créer petit à petit un savoir digne d'être construit et revendiqué.

Ouvrir une perspective politique à partir d'une connexion avec une souris cancéreuse, ce n'est pas tout à fait la même chose que de se mettre à la place des positions assujetties, tant de la souris que de la femme. Il ne s'agit pas revendiquer une identité, ni de faire valoir l'intelligence d'une classe assujettie, mais d'expérimenter une vision décalée à partir de positions assujetties.

Dernière partie :

Elle porte le doux nom de : « Objets acteurs. l'appareil de production du corps ». Le propos de Haraway est de dire que des savoirs situés demandent que l'objet de connaissance soit vu comme un acteur et un agent, et non comme un simple écran ou un terrain ou une ressource.

Haraway ajoute donc à l'idée première de l'objectivité forte (selon laquelle il faut objectiver aussi le sujet connaissant) l'idée qu'il faut également accepter la capacité d'agir des objets de connaissance.

Des savoirs situés demandent que l'objet de connaissance soit vu comme un acteur et un agent, pas comme un simple écran ou un terrain ou une ressource, et jamais comme l'esclave d'un maître qui enfermerait la dialectique derrière sa seule capacité d'action et en tant que père de la connaissance « objective ». Ce point est un paradigme clair dans l'approche critique des sciences sociales et humaines, où l'intervention des personnes étudiées métamorphose elle-même entièrement le projet de production de théorie sociale. (III § 4 : texte 16)

Comme chez Harding, les sciences humaines sont prises comme modèle des sciences « dures ».

Haraway veut éviter que les chercheuses, lorsqu'elles entament une recherche, aient l'impression de mettre la main sur un monde passif, sans résistance, qui deviendrait dès lors la victime de leur avidité, perpétuant le geste d'appropriation et d'annexion que tant de scientifiques omnipotents ont posé avant elles, avec toutes les violences qui s'en sont suivies.

Le corps féminin, notamment, a été une des victimes de ce geste d'appropriation objectivant de la science. Mais pour Haraway, cela ne suffit pas de s'opposer au discours scientifique (le déterminisme biologique) pour faire du corps le simple lieu d'inscription des relations sociales du genre. Pour Haraway, il faut abandonner cette division entre le corps biologique d'une part et le genre d'autre part. Il faut réussir à voir le sexe et chaque corps avec ses différences physiques et ses hormones (donc : ne pas se priver de la biologie), mais aussi comme des entités actives ayant un potentiel non encore exploré. Par exemple, une perspective féministe pourrait se créer *avec* les hormones telles que la biologie les donne à voir (faire une connexion partielle avec les hormones).

Tenir les deux extrémités du mât veut alors dire, au sujet des corps, qu'il ne pas lâcher la biologie et qu'il faut en même temps garder le constructivisme. Ne pas choisir entre corps *ou* signification.

Chaque corps est un « acteur matériel-sémiotique » : matière et langage, soit les deux côtés du mât, ensemble.

Cette expression peu maniable est destinée à mettre l'accent sur les objets de connaissance comme axes actifs (...) sans jamais laisser croire à leur présence immédiate ou, ce qui est la même chose, qu'ils déterminent de façon dernière ou unique ce qui peut compter comme savoir objectif dans une conjoncture historique particulière. (...) Les « objets » ne préexistent pas en tant que tels. (...) Les corps comme objets de connaissance sont des nœuds générateurs matériels-sémiotiques. (III § 7 : texte 17)

Pour comprendre cette dernière phrase, il faut comprendre le pouvoir réellement fabricant des récits, et notamment des récits scientifiques. Dans *Primate Visions*, Donna Haraway montre comment les primatologues (au début, que des hommes) ont contribué à construire une parabole de la répartition sexuée des rôles dans les sociétés humaines : parce qu'ils « observaient » chez les grands singes des mâles actifs et des femelles passives. C'est ainsi qu'ils racontaient l'histoire,

jusqu'à ce que des femmes deviennent primatologues. Or, non seulement ces récits reflétaient les préjugés, mais les produisaient. En ce sens, les corps masculins et féminins des grands singes étant des nœuds matériels-sémiotiques. Ils sont le support de significations et les produisent en même temps, mais on peut leur faire dire différentes choses, selon ce qu'on voit, et donc comment on voit.

Dans l'acteur matériel-sémiotique, il y a aussi « acteur ». Cette idée d'objet-acteur est reprise à la sociologie qui développe le concept d'*agency*. Je vais essayer d'expliquer en quoi elle peut être pertinente en physique. Prenons, une fois n'est pas coutume, un exemple illustrant cela en physique. L'expérience des fentes de Young¹ permet de montrer que la lumière présente des caractéristiques « à la fois » corpusculaires et ondulatoires, selon le dispositif expérimental auquel on soumet la lumière. Si on effectue une mesure pour voir si elle est un corps : elle réagit comme un corps. Si on effectue une mesure pour voir si elle réagit comme une onde : elle réagit comme une onde. On parle de la « dualité onde-corpuscule » : c'est le principe selon lequel les objets physiques peuvent présenter parfois des propriétés d'ondes et parfois des propriétés de corpuscules. La manifestation de ces propriétés ne dépend pas seulement de l'objet étudié, *mais aussi de tout l'appareillage de mesure utilisé*².

C'est exactement ce que dit Donna : chaque corps est situé à l'intersection de réseaux aux multiples embranchements qui le produisent et l'activent : c'est « l'appareillage de production corporelle ». Double conséquence : premièrement, tout objet de connaissance a une épaisseur relationnelle ; deuxièmement, aucun de ses embranchements n'a de présence immédiate.

Niels Bohr, un pont de la physique quantique, interprète l'expérience des fentes de Young en disant que cela n'a pas de sens de parler des propriétés des particules dans un contexte autre que celui de la mesure. Ce qui est réel pour Bohr, ce n'est pas que l'électron tourne le long de la direction x, par exemple ; ce qui est réel, c'est le phénomène de notre appareil de mesure interagissant avec l'électron et produisant le spin-up de mesure le long de la direction x. Pour Bohr, il n'y a pas de réalité indépendante de l'observateur : la réalité n'est que le phénomène, et dépend donc beaucoup de l'observateur. Les objets ne possèdent aucune propriété indépendantes de leurs interactions avec d'autres objets dans le monde. Peut-on encore parler d'objectivité, si les objets de connaissance n'ont plus de caractéristiques indépendantes de toute observation ?

Dans l'ancienne conception de l'objectivité, la science est objective parce que 1. il existe une distinction claire entre l'observateur (le sujet) et l'observé (l'objet), 2. les objets d'étude ont des propriétés indépendantes de l'observateur, 3. la science vise à décrire cette réalité indépendante de l'observateur, 4. les mesures sont reproductibles, et donc exemptes de biais. En revanche, selon la bande à Bohr et Haraway, la science est objective parce que les mesures sont reproductibles par la même configuration des pièces matérielles et conditions expérimentales, et que ces mesures

1 Quand on envoie des ondes lumineuses à travers deux fentes, elles produisent des interférences qu'on peut voir à l'écran placé derrière les fentes. Quand on envoie des particules, elles produisent des impacts localisés sur l'écran. Les interférences sur l'écran sont le symptôme de la nature ondulatoire de l'objet envoyé. Or, quand on envoie de la lumière photon par photon, on reçoit bien des impacts localisés sur l'écran, caractéristiques de corpuscules... Mais ceux-ci finissent par dessiner une figure d'interférence, caractéristique d'un comportement ondulatoire.

2 L'interprétation quantique de l'expérience repose sur le fait qu'une particule individuelle se retrouve dans un état superposé à la suite du franchissement des fentes. On peut interpréter ce fait en disant que la particule est passée « par les deux fentes en même temps ». Mais que se passe-t-il si, insatisfait par cette interprétation des choses, on cherche à détecter par quelle fente la particule « est réellement passée » ? Le résultat de l'expérience est qu'on détecte bien que l'électron passe soit dans la fente de droite, soit dans la fente de gauche, mais alors la figure d'interférence disparaît : l'électron n'est plus dans un état superposé. Le comportement de la lumière va donc dépendre de l'expérience réalisée. (Idem avec la maïzena : mélangée à de l'eau, elle est à la fois solide et liquide. Si on tape dessus, elle est solide, pas une éclaboussure. Si on la fait couler doucement, elle est liquide. Ça dépend de l'expérience qu'on réalise).

configurent la réalité. L'idée est que, dans les mêmes conditions – le même appareil de mesure, les mêmes objets, et un observateur – les observateurs seront toujours témoins du même phénomène. Mais les seules propriétés des objets sont celles qui surviennent lors de ces interactions.

Qui plus est, objet ET sujet de connaissance sont toujours situés au coeur d'un tel appareillage. Conséquence :

La description du monde « réel » ne dépend plus alors d'une logique de la « découverte », mais d'une relation sociale forte de « conversation ». (III § 4)

...Bon revenons au fil directeur : que signifie situer son savoir ?

Tels qu'on entend parler à des colloques ou séminaires, les termes « savoirs situés » désignent avant tout l'idée que la chercheuse et/ou militante doit préciser d'où elle parle : à partir de quelle expérience et avec quel privilège. Mais ni la position, ni l'expérience ne sont données d'avance. En fait, trois ingrédients font que les savoirs situés ne peuvent être réduits à une exigence de positionnement :

1) « L'appel aux mondes réels », qui renvoie à une curiosité et un amour véritable pour la recherche scientifique, parce qu'on n'a pas envie juste de parler de nous, et qu'on a envie de parler du monde et qu'on aime expérimenter à partir de lui.

2) Le fait de viser des « mondes moins ordonnés par les visées de la domination ». La critique et la dénonciation ne suffisent pas. Pour cela il faut savoir fabuler, spéculer, c'est-à-dire dramatiser et faire importer certaines dimensions (enfouies ? décrédibilisées ?) des mondes réels.

3) Le fait de considérer les mondes comme des « coyotes tricheurs ». Pour se situer, il faut prendre part au monde ; ne pas en faire une ressource, mais un acteur avec lequel on interagit.

En réalité, les trois ingrédients ne tournent plus autour de la chercheuse, mais autour des mondes qui l'appellent et auxquels elle répond, des mondes qu'elle suscite, qu'elle décrit, qu'elle narre ; mondes qu'elle cherche à comprendre et à construire en y prenant part et en les décrivant. Les chercheurs et chercheuses ne sont donc pas enjointes à décliner leur identité, ni à critiquer ses origines, mais bien de réaliser en quoi la situation dans laquelle elles sont prises crée une perspective : une façon, mais aussi une capacité de voir le monde différemment. Se situer ne suffit pas : il faut réfléchir a) à ce qui nous permet de voir, à comment se construit notre vision, et b) aux mondes qu'on engage : qu'est-ce que ce monde auquel on a affaire, qu'on est en train de faire ? Ce serait dommage d'appauvrir la doctrine des savoirs situés en en faisant une simple question de positionnement et d'explicitation, alors qu'il s'agit de s'appuyer sur la capacité que crée une perspective afin de faire d'autres découvertes et de fabriquer d'autres récits scientifiques, et qu'il se joue là nos envies de monde et le plaisir et la joie qu'il y a d'en faire, d'en fabriquer.

Conclusion : quelques exemples

Je vais donner deux exemples, un en sciences humaines (anthropologie) et un en sciences naturelles (ingénierie génétique) pour essayer de comprendre en quoi la notion de savoirs situés peut modifier la manière de faire des sciences, ou notre perception de la science.

Il me semble que la proposition d'objectivité-incorporée permet de faire un autre usage des abstractions scientifiques.

[- Un exemple en anthropologie (imitons la pratique qui consiste à citer ses amies) : la question de la patri-localité au Sénégal. Comment, depuis une autre position, on voit autrement les relations de parenté et de pouvoir dans la société wolof¹.

Pour l'anthropologie classique, la société wolof est patri-viri-local : lors d'un mariage, la femme va vivre dans la maison du mari ou du père de celui-ci. On considère donc que le capital appartient aux hommes. En effet, si on regarde les titres de propriétés et les déplacements géographiques, c'est ce qui apparaît.

Mais si on discute avec les femmes de ces maisonnées, cela donne à voir autre chose. L'épouse ne va pas dans la maison du mari, elle va dans la maison de la belle-mère. Autrement dit, selon que les outils que l'on se donne pour voir son des actes de propriétés ou des entretiens, selon que les connexions que l'on établit sont avec le monde des hommes ou celui des femmes, on ne voit pas la même chose, et les acquis de l'anthropologie classique, tant en terme de résultats que de méthode, peuvent être remis en question.]

- Un exemple en ingénierie génétique : les OGM. Cet exemple est analysé par Stengers (Réactiver le sens commun)

Qu'est-ce qu'un organisme génétiquement modifié ? Un vivant dont le génome a été modifié par une intervention humaine, plus précisément par manipulation génétique (=/ sélection artificielle). On repère une séquence de gènes qui code un caractère intéressant (la résistance à un herbicide), on la fabrique (??), puis on l'insère dans le noyau d'une cellule de l'organisme (directement ou par un vecteur, bactériel souvent), ce qui transforme le génome de la cible.

Que dit la science (ici, la biologie moléculaire et le génie génétique) ? « La séquence ABCD permet aux cellules de résister à la molécule Y », donc « le maïs de telle variété résiste à tel herbicide de Monsanto ».

Affirmer que la biologie moléculaire ou le génie génétique sont des savoirs situés ne consiste pas à remettre en question l'objectivité (donc la certitude) de ces énoncés, comme pourrait le faire une épistémologie sceptique. Cela ne consiste pas non plus à opposer à la pratique scientifique une limite morale qui lui interdirait de « jouer aux apprentis sorciers ».

En revanche, cela oblige à se demander comment ces énoncés ont été construits. Pour obtenir ces résultats, les scientifiques ont abstrait la plante de son milieu, l'ont transplantée dans le milieu raréfié et contrôlé du laboratoire pour lui faire subir manipulation et tests, car c'est dans ce seul milieu que l'on peut obtenir des réponses objectives d'un point de vue scientifique. A partir de ces énoncés, on fabrique des variétés de maïs transgéniques qui elles sont à nouveau transplantées

1 Cet exemple est développé par Delphine Sall dans un article à paraître

dans des milieux vivants. Et là, elles causent des destructions (structures agricoles traditionnelles, insectes) et rencontrent des résistances étonnamment efficaces (faucheurs, amarantes)².

Or, c'est là que la notion de savoir situé intervient. Elle permet en effet de penser une distinction entre les OGM de laboratoire et les OGM de plein champs. C'est l'oubli de la médiation du laboratoire qui permet de croire que les OGM de laboratoire disent *tout* des OGM (totalisation, vision de nulle part), qu'elles en sont une image adéquate, alors qu'elles ne donnent qu'une vue partielle. Si on prend une vue partielle pour la totalité, l'abstraction (en soi parfaitement légitime) devient destruction.

Ici, pour les scientifiques, l'existence des brevets, la prolifération de « nuisibles » devenus résistants, la destruction de la biodiversité, c'est du « bruit » ou des « frottements », bref des effets secondaires négligeables puisqu'on ne les voit pas au microscope. La question pertinente est « est-ce que tel gène est résistant à telle molécule », et la réponse est indéniablement objective : oui. Par contre, si la question est « les plantes transgénique permettent-elles de mieux nourrir les humains ? » la science expérimentale n'a plus le monopole de l'objectivité, parce que cette question ne peut pas être posée en laboratoire. Ce qui compte pour un scientifique n'est pas ce qui compte pour un paysan (son autonomie en semence ou en engrais) ou pour un animal (destruction des insectes). Ce qui ne signifie pas que les OGM des paysans ou des activistes soient plus concrets, attention ! Eux ont fait abstraction d'autres choses pour produire leurs énoncés/visions. Pour construire une perspective, il faut faire abstraction de ce que l'on considère comme secondaire (opérer une sélection) : les critères de cette sélection définissent notre position. - Je ne sais pas si, en suivant Haraway, on peut dire que les énoncés des paysans ou des activistes sont objectifs, ou si ce sont d'autres récits fiables mais que le caractère d'objectivité reste propre à la science.

Dans cet exemple, admettre que la biologie moléculaire est un savoir situé (par ses instruments, ses méthodes, ses buts, en gros le laboratoire) permet de la remettre à sa place sans se priver de ses pouvoirs : le conflit n'est pas entre science et non-science, mais entre des modes d'abstraction différents (Stengers) parce qu'ils viennent pas des mêmes milieux, qu'ils n'en passent pas par les mêmes médiations, bref, qu'ils n'ont pas le même corps. Si on passe d'un milieu à un autre, il faut réintroduire ce dont on avait fait abstraction, sous peine de le détruire, ou d'entrer en conflit.

Donc, récapitulons :

*« construire une doctrine de l'objectivité utilisable, qui ne soit pas innocente. [...] Il nous faut apprendre dans nos corps, ces corps doués d'une vision de primate, en couleur et stéréoscopique, comment relier cet objectif à nos scanners théoriques et politiques de façon à dire où nous sommes et où nous ne sommes pas, dans ces dimensions de l'espace mental et physique que nous savons à peine nommer. **Alors, de façon moins perverse qu'il n'y paraît, l'objectivité s'affirme comme une affaire d'encorporation particulière et spécifique, et plus du tout comme la vision mensongère qui promet de s'affranchir de toutes les limites et de la responsabilité. La morale est simple : seule la perspective partielle assure une vision objective.** »*

Voici comment je comprends l'apport d'Haraway à l'épistémologie féministes : les scientifiques ont un corps. D'accord, on le savait (tout ça pour ça!). Mais il me semble qu'Haraway oppose aux science studies, et ajoute à Harding, une dimension corporelle ou matérielle que ne

² Ce processus correspond assez bien à ce que Marx décrit comme « abstraction réelle » quand il parle du travail. La notion de savoir situé permet de s'opposer à ce processus

comprenaient pas leurs analyses. Il ne s'agit plus seulement d'analyser quelles logiques sociales, quelles cultures locales ont permis de construire des énoncés pour en renforcer l'objectivité, mais de se demander par quels moyens, matériels et sémiotiques, on peut produire des abstractions scientifiques. Autrement dit, je ne dois pas me demander quel sujet je suis, quelles sont mes valeurs, mes influences, etc, mais quel est mon corps, et jusqu'où s'étend-il ? Se situer, donc, ce n'est pas faire une liste d'attributs du sujet – blanche, classe moyenne, vagin, athée – mais se demander à quoi mes pratiques me relie – quelles institutions me financent, quels instruments j'utilise, quelles figures m'inspirent, à qui ou quoi je donne de la force, qui me blesse, qui je blesse. Bref, quelle position j'occupe. Je résume cette proposition par le terme d'objectivité-incorporée.

Quelques points qu'on arrive à tirer de tout ce parcours :

1- La morale est simple : seule la perspective partielle assure une vision objective.

Une perspective partielle est une perspective ancrée dans un corps étendu

L'étendue de notre corps définit notre position

Les abstractions flottantes ne sont pas objectives

2- Ce n'est pas parce qu'un énoncé est construit qu'il n'est pas objectif

Un énoncé objectif doit être capable de répondre des actes qu'il inspire

3- Les conditions de vie sont des conditions de vue

Les manières de voir sont des manières de savoir. Les manières de voir et de savoir renvoient à des manières de vivre.

Situer son savoir, c'est moins dire d'où l'on parle que quel monde on construit.

Enfin, nommons l'étrange (ou honteux) silence sur la situation sanitaire de tous ces auteurs qui nous parlent de sciences, de pouvoir et de savoirs situés depuis des décennies.